

UNIVERSITÉ DE PARIS VIII, ST. - DENIS

Département de psychanalyse

LE NOM PROPRE ET LA
NOMINATION: RUSSELL ET
GARDINER AVEC LACAN

Mémoire pour l'obtention du DEA
« Concepts et Clinique »

présenté par John HOLLAND

Septembre 1998

sous la direction de

Monsieur Pierre Bruno

Introduction

C'est à propos de Cléopâtre et de Ptolémée que tout le déchiffrement de l'hieroglyphe égyptien a commencé, parce que dans toutes les langues Cléopâtre est Cléopâtre, Ptolémée est Ptolémée. Ce qui distingue un nom propre malgré de petites apparences d'amodiations [...] c'est que d'une langue à l'autre ça se conserve dans sa structure¹.

Un nom [...] ne peut être appliqué qu'à un particulier que le locuteur connaît directement, parce qu'on ne peut nommer que ce que l'on connaît directement. Vous vous souvenez que quand Adam a nommé les bêtes, elles sont venues devant lui une par une, et qu'il en a eu une connaissance directe et les a nommées. Nous ne connaissons pas directement Socrate, et par conséquent nous ne pouvons le nommer. Quand nous utilisons le mot, « Socrate », nous employons en réalité une description. On peut rendre le contenu de notre pensée par une expression telle que 'le maître de Platon' ou 'le philosophe qui a bu la ciguë', ou 'la personne dont les logiciens affirment qu'il est mortel', mais nous n'employons certainement pas le nom comme un nom au sens propre du terme².

Ces citations sont deux extraits d'approches radicalement différentes du problème de la nomination. D'un côté, Jacques Lacan souligne la matérialité et la permanence du nom propre. Ce dernier a le statut d'une marque qui persistera pendant des milliers d'années après la mort de ceux qu'il avait désignés. Bertrand Russell insiste, d'un autre côté, sur l'aspect éphémère du nom propre et fait référence à sa matérialité et sa liaison directe avec celui auquel il se réfère. Afin d'expliquer la nature de ce lien, Russell, qui fut renommé pour son agnosticisme militant, a recours à un mythe judéo-chrétien dont

¹ Jacques Lacan, *Le Séminaire, livre IX: l'identification, 1961-1962*. Inédit, leçon du 20 décembre 1961.

² Bertrand Russell, « La philosophie de l'atomisme logique », dans *Écrits de logique philosophique*, traduction de l'anglais par Jean-Michel Roy (Paris: Presses Universitaires de France, 1989), p. 359-60.

il traite avec une absence inattendue d'ironie³. Il emploie ce mythe pour étudier comment un nom propre se crée à travers une rencontre originaire entre un mot et son référent. La personne qui témoigne de cette rencontre expérimentera, avec une franchise immédiate, les qualités qui, selon Lacan, seront perdues lorsque la « chose » est affectée par la marque du trait unaire : sa présence dans les sens⁴. Pour Russell, le nom propre un reste de la jouissance de cette rencontre, et à cause de son lien direct avec son référent, il aura le statut non pas du signifiant mais du signe ; il « représente quelque chose pour quelqu'un. »

Lacan, aborde pour la première fois l'analyse du nom propre faite par Russell ainsi que la réponse de Sir Alan Gardiner à celle-ci dans le séminaire IX, *L'identification*⁵. L'importance accordée par Gardiner à la matérialité du nom propre incite Lacan à juger ses formulations plus satisfaisantes que celles de Russell. Cependant, le projet qui entretient les relations les plus complexes avec celui de Lacan, à la fois dans ses similitudes et dans ses divergences radicales, est bien celui de Russell. Les formulations de Lacan concernant le nom propre pendant cette période de son travail, se trouvent pour la première fois dans son intervention au colloque de Royaumont en 1960, « Subversion du sujet et dialectique de désir dans l'inconscient freudien ⁶. » Dans ce texte, et dans le séminaire de l'année suivante, Lacan discute du nom propre, car celui-ci jette la lumière sur une série de problèmes liés à l'incomplétude de l'Autre. Dans « Subversion du sujet, » lorsque Lacan parle du statut du signifiant du manque dans l'Autre — S(**A**) — il fait référence au nom propre afin d'étudier la manière dont ce signifiant « imprononçable » fonctionne⁷. Ce signifiant, qui occupe une place différente de celle de tous les autres signifiants, sera contrairement à ceux-ci, lié à la jouissance, et

³ Voir Bertrand Russell, *Why I am not a Christian* (London: George Allen and Unwin, 1927).

⁴ Lacan, *Ibid.*, *Op. cit.*, 6 décembre 1961.

⁵ Lacan, *Ibid.*, 20 décembre 1961.

⁶ Jacques Lacan, *Écrits* (Paris: Éditions du Seuil, 1966), p. 793-827.

⁷ Lacan, *Ibid.*, p. 819.

le nom propre, à cause de sa position séparée de la chaîne signifiante, sera aussi investi dans cette jouissance.

Lorsque Lacan retourne au nom propre et à la question de la nomination dans *L'Identification*, il reformulera les éléments de sa première analyse qui vraisemblablement n'étaient plus satisfaisants. Faisant le lien entre le nom propre et le trait unaire, plutôt qu'avec $S(\mathbf{A})$, il l'utilisera maintenant afin de développer sa théorie de plusieurs manières. Dans le cadre de son élaboration de la conception d'un signifiant comme ce qui « représente le sujet pour un autre signifiant », les études de Lacan sur le nom propre lui permettront de développer la distinction entre le signifiant et la lettre — le versant réel du trait unaire.

Le nom propre, comme un assemblage de lettres qui représente le sujet absolument, plutôt que pour un autre signifiant, l'autorisera à examiner le statut des premiers traits qui apparaissent dans la vie psychique et dans celle du sujet qu'ils viennent représenter. À travers le nom propre, il sera capable de spéculer sur « ce point radical, archaïque qu'il nous faut de toute nécessité supposer à l'origine de l'inconscient ⁸. » D'un autre côté, bien que le nom propre ne soit pas un signifiant qui représente le sujet pour un autre signifiant, il peut aussi aider Lacan pour explorer le processus de la « nomination » qui a lieu lorsque le sujet s'identifie à un signifiant qui le relie à une chaîne. La « nomination latente » qui apparaît lorsqu'un trait s'attache au sujet continuera à fonctionner quand ce signifiant devient articulé avec la « chaîne tournante [...] que nous appelons l'inconscient ⁹. »

Plus de cinquante ans auparavant, Russell avait commencé à examiner le nom propre, car son projet personnel très différent de celui de Lacan l'avait contraint à le faire. Loin de reconnaître l'incomplétude de l'Autre, Russell, à travers la première décennie du 20ème siècle, essaya de trouver un moyen pour dériver toutes les

⁸ Lacan, *L'identification*, *Op. cit.*, 10 janvier 1962.

⁹ Lacan, *Ibid.*

mathématiques de la logique et pour construire un langage symbolique dans lequel tous les énoncés du discours quotidien pouvaient être traduits. Cependant, il rencontra des difficultés lorsqu'il fut confronté à une série de paradoxes qui menaçaient les fondements de son projet. Dans sa tentative vaine pour sauver ce projet, il chercha à avancer une distinction rigoureuse entre le nom propre et les mots qui se manifestent pour décrire le nom propre. Utilisant l'appareil de ses fonctions propositionnelles, il disloqua ces descriptions et les présenta sous la forme de ses éléments constitutifs, ainsi il les empêcha d'être confondus avec le nom propre. Le nom propre lui-même n'est jamais défini dans ces propositions, car son lien direct avec son référent rendrait inutile toute description ultérieure. La description apporta à Russell des outils théoriques lui permettant d'essayer de « sauver » son système, mais le nom propre a une fonction différente : il noue la pensée du logicien avec quelque chose qui est vivant, plutôt que mort. La qualité stérile du projet logique de Russell se manifeste dans le style desséché des propositions où il analyse les éléments de la description. Le nom propre, qui est lié directement aux qualités de la chose qui font appel aux sens, agit comme des racines qui transmettent à un travail logique quelque chose de l'essence de la vie.

Ce lien direct aussi, cependant, donne lieu à un des aspects problématiques de la théorie de Russell à laquelle il fait allusion dans sa référence à Socrate : la transformation du nom propre en une description abrégée. Cette difficulté, à laquelle Lacan ne se réfère pas dans *L'identification*, montre les limitations de son usage de Russell en 1961, car ce problème ne devait attirer son attention que dans son travail sur la nomination, dans les années 1970.

Russell, les noms propres, et l'«ameublement dernier du monde»

Saul Kripke, dans la leçon inaugurale de son travail novateur sur la nomination, *La logique des noms propres*, cherche à distinguer clairement sa propre pensée quant à ce sujet, de celle de Bertrand Russell. Selon ce dernier, « un nom propre, correctement employé, ne serait qu'une description définie, abrégée ou déguisée¹⁰. » Une telle caractérisation, que Kripke modifiera dans une note, est partiellement correcte dans certains cas, mais elle est aussi une simplification de la position de Russell. Bien que le logicien anglais, contrairement à Kripke, ne cherchât ni à séparer complètement le nom propre de la description, ni à démontrer que ce dernier désigne une personne rigidement, même lorsqu'il est accompagné d'une description incorrecte, il essaya rigoureusement de faire une distinction. Dans une série de textes écrits sur une période de plus de cinquante ans, il suggéra que la reconnaissance de cet écart est cruciale pour sa tentative de dériver toutes les mathématiques des principes logiques. Confronté à une série de paradoxes lorsqu'il essaya d'achever son travail, il trouva dans la théorie de descriptions, tout comme dans le métalangage créé par sa théorie de types logiques, une manière d'esquiver la difficulté qui menaça son projet. Le nom propre, au sens très spécifique dont il le définit, sert comme un moyen de garantir la consistance et la complétude de sa logique ; Lacan, en grande partie pour cette raison, trouvera ses formulations d'une utilité limitée dans sa tentative d'élaborer une théorie de la nomination.

I

En 1903, dans la préface aux *Principes de la mathématique*, Russell observe qu'il cherche à démontrer que « la totalité de la mathématique pure traite exclusivement de concepts définissables au moyen d'un très petit nombre de concepts logiques

¹⁰ Saul A. Kripke, *La logique des noms propres*. Traduction par Pierre Jacob et François Recanatì, (Paris: Éditions du Minuit, 1982), p. 16.

fondamentaux, et que toutes ses propositions sont déductibles à partir d'un très petit nombre de principes logiques fondamentaux ¹¹. » Dans son autobiographie intellectuelle, *Histoire de mes idées philosophiques*, qui a paru à la fin de sa carrière philosophique, il écrit que son projet avait comme but d'inventer un langage logique « dans lequel tout ce que nous pourrions désirer dire sous forme de proposition qui nous semblerait intelligible serait susceptible d'être dit ¹². » Cette tentative, cependant, le confronta à une série de paradoxes. Un de ces paradoxes se manifeste lorsqu'il examina la preuve de Georg Cantor selon laquelle chaque classe contient plus de sous-ensembles que d'éléments individuels, une preuve qui indique que, « si u soit une classe, le nombre de classes contenues dans u est plus grand que le nombre de termes en u , ou (ce qui est équivalent) si a soit un nom, 2^a est plus grande qu' a ¹³. Russell démontre cette dernière formulation par le biais d'« un exemple familier » :

Supposez qu'à la fin du dîner votre hôte vous offre un choix de trois desserts différents, et vous prie d'en prendre un ou deux ou trois, selon votre désir. Combien de possibilités vous sont ouvertes? Vous pouvez les refuser tous. C'est un choix. Vous pouvez prendre un des desserts. Cela est possible de trois manières différentes et vous donne donc trois choix de plus. Vous pouvez en choisir deux. Cela est possible de nouveau de trois manières. Ou vous pouvez choisir de prendre les trois, ce qui vous donne une dernière possibilité. Le nombre total de possibilités est ainsi de 8, c'est-à-dire 2^3 ¹⁴.

Si le nombre de sous-classes d'une classe « donnée est plus grande par $2a$ que le nombre d'individus dans cette classe », cette condition restera donc la même lorsqu'on

¹¹ Bertrand Russell, « Les Principes de la mathématique », dans *Écrits de logique philosophique*, *Op. Cit.*, p. 3.

¹² Bertrand Russell, *Histoire de mes idées philosophiques*. Traduction par George Auclair (Paris: Gallimard, 1962), p. 206. La version anglaise de ce texte a paru en 1959.

¹³ Bertrand Russell, *The Principles of Mathematics, Second Edition* (Cambridge: Cambridge University Press, 1903), p. 362.

¹⁴ Russell, *Histoire de mes idées philosophiques*, *Op. cit.*, p. 100.

commence à considérer « certaines classes dont il est facile de donner une preuve apparemment valide qu'elles ont autant de termes que possibles ¹⁵. » Parmi celles-ci se trouve « la classe de toutes les classes, ou la classe de toutes les propositions ¹⁶. » Comme Russell le suggère, la première de ces classes consisterait en tous les objets de toutes sortes qui peuvent être comptés. Le nombre cardinal de cette classe serait donc « la plus grande possible. Mais puisque toutes ses sous-classes en sont aussi des éléments, la classe ne peut pas avoir plus de parties que d'éléments ¹⁷. »

Lorsque Russell tenta de trouver une solution à ce problème, il formula un paradoxe beaucoup plus connu, celui auquel il pouvait ajouter d'autres paradoxes de la même structure. La classe de tous les termes doit nécessairement contenir elle-même, car s'il y a une telle chose comme « toutes-les-choses », donc « toutes-les-choses » sont « quelque chose », et elles sont membres de la classe de « toutes-les-choses ¹⁸. » Dans la plupart des cas, cependant, une classe ne contient pas elle-même comme un membre ; par exemple, la « classe des petites cuillères [...] n'est pas une petite cuillère », et ne peut donc pas être contenue dans elle-même¹⁹. Il généralise ensuite cette condition plus habituelle à la classe de toutes les classes qui ne sont pas membres d'elles-mêmes et se demande si elle est un membre d'elle-même. Comme il le démontre dans son *Introduction à la philosophie mathématique*, un texte qui tente de présenter dans une forme plus accessible les résultats obtenus dans le *Principia Mathematica*, « si elle est, c'est une des classes qui ne sont pas éléments d'elles-mêmes, *i.e.* elle n'est pas un élément d'elle-même ²⁰. » D'un autre côté, si elle n'est pas, « elle n'est pas une de ces classes qui ne

¹⁵ Russell, *The Principles of Mathematics*, *Op. cit.*, p. 362.

¹⁶ Russell, *Ibid.*

¹⁷ Bertrand Russell, *Introduction à la philosophie mathématique*, traduction de François Rivenc (Paris: Payot, 1991), p. 264.

¹⁸ Russell, *Ibid.*

¹⁹ Russell, *Histoire de mes idées philosophiques*, *Op. cit.*, p. 94.

²⁰ Russell, *Introduction à la philosophie mathématique*, *Op. cit.*, p. 265.

sont pas éléments d'elles-mêmes, *i.e.*, elle est un membre d'elle-même²¹. » Ainsi, chacune de ces deux « hypothèses — qu'elle s'appartient à elle-même, qu'elle s'appartient pas à elle-même — implique sa contradictoire. Ce qui constitue une contradiction²². » Étant arrivé à ce paradoxe, il fut donc capable de la relier avec les autres, la plus ancienne et la plus connue de celles qui avaient été formulées par Épiménide le Crétois. En affirmant que « tous les Crétois sont menteurs, et que tous [...] les énoncés émis par les Crétois sont certainement des mensonges, Épiménide posa inévitablement une question : ‘ Cet énoncé fut-il un mensonge?’²³ » La structure de ce paradoxe est la même que celle des précédents, car si Épiménide ment, son énoncé est » donc « vrai, et par conséquent il ne ment pas » ; d'un autre côté, « s'il ne ment pas, alors, quand il dit qu'il ment, il ment “ et donc » “chacune des hypothèses implique sa contradictoire²⁴. »

Ces contradictions troublaient l'édifice que Russell construisait et la tentative de les éviter nécessitera la création d'un métalangage et une série d'ajustements dans la terminologie des fonctions propositionnelles. Comme il le suggéra dans *Les Principes de la mathématique*, un des premiers textes qu'il publiera après avoir découvert ces paradoxes, ces derniers indiquent qu'il fut impossible de retenir « toute notion de tous les termes ou de toutes les classes », et donc toute conception d'un « tout » ou d'une « somme totale²⁵. » Cette impossibilité sembla mettre en péril son projet entier, car à ce moment-là, il soupçonna que l'abolition d'une telle conception d'un tout interdirait la capacité des mathématiques de produire un quelconque énoncé général. Abandonner l'idée d'une totalité interdirait aussi l'usage des quantificateurs « n'importe

²¹ Russell, *Ibid.*

²² Russell, *Ibid.*

²³ Bertrand Russell, « Mathematical Logic as Based on the Theory of Types » dans *Logic and Knowledge: Essays 1901-1950*, sous la direction de Robert Charles Marsh (London: George Allen & Unwin Ltd., 1959), p. 59.

²⁴ Russell, « Les principes de la mathématique », *Op. cit.*, p. 19.

²⁵ Russell, *Ibid.*, p. 154.

quel » et « chaque », mots qui font référence aux éléments de la classe interdite, mais le font en les prenant au singulier? La dernière interdiction serait la mort de son projet, car « l'énoncé correct des vérités formelles exige-t-il la notion de *n'importe quel* terme ou *chaque* terme », une notion qui est nécessaire pour produire des déductions d'énoncés généraux²⁶. Sans cette notion, « toute vérité formelle serait impossible, et [. . .] la mathématique [. . .] se trouverait abolie du même coup²⁷. »

Ce fut précisément pour éviter cette catastrophe que Russell réexamina la terminologie utilisée dans la fonction propositionnelle et construisit la théorie de types, tâche qui fut étroitement liée à son souci de distinguer les descriptions des noms propres. La base de cette théorie est sa perception selon laquelle chacun de ces paradoxes partage un trait commun : celui de l'« auto-référence ou réflexivité²⁸. » « Dans chaque contradiction, quelque chose est dit au sujet de *tous* les cas d'un genre donné »: la classe de tous les termes, la classe de toutes les classes qui ne sont pas éléments d'elles-mêmes, et la classe des énoncés émis par les Crétois²⁹. « Ce qui est dit semble générer un autre cas, qui est à la fois du même genre et d'un autre genre que les cas à partir desquels *tous* fussent évoquées dans ce qui avait été dit³⁰. » Ainsi, à la classe de toutes les choses, l'ensemble de tous ses sous-ensembles est ajouté, à la classe de toutes les classes qui ne sont pas membres d'elles-mêmes, cette classe elle-même est ajoutée ; à la classe des énoncés mensongers des Crétois, celui d'Epiménide est donc ajouté.

Ayant établi le caractère de ce paradoxe, Russell cherche à définir les classes et les fonctions propositionnelles afin de les rendre sans effet pour son projet. Comme le

²⁶ Russell, *Ibid.*

²⁷ Russell, *Ibid.*

²⁸ Russell, « Mathematical Logic as Based on the Theory of Types », *Op. cit.*, p. 61. Voir aussi Russell, « La théorie des types logiques », *Cahiers pour l'Analyse*, 10, *La formalisation*, p. 54.

²⁹ Russell, « Mathematical Logic as Based on the Theory of Types », *Op. cit.*, p. 61.

³⁰ Russell, *Ibid.*

résultat du problème de la réflexivité, Russell développe une conception réaliste des classes plutôt qu'une conception nominaliste ; cessant de penser à ces conceptions en tant que termes qui maintiennent une existence dans le royaume quasi-platonicien des idées en quelque sorte, il les considère finalement comme rien d'autre que des convenances logiques. Étant donné qu'il a démontré que le nombre des classes excède celui des individus, « les classes ne peuvent pas être considérées comme une espèce du genre individu », et en revanche, elles seraient considérées comme des « fictions logiques » ; cette remise du statut de classe fournit une solution au paradoxe de la classe de tous les termes³¹. Ayant donc clarifié le statut de classes, il prend donc un grand soin pour construire son appareil logique de telle façon qu'il empêche l'avènement des deux autres paradoxes. Dans son système logique, un énoncé qui semble concerner une classe qui pourrait probablement devenir réflexive — sera seulement considéré avoir un sens si elle peut être traduite dans une forme qui ne mentionne pas la classe³². De cette façon, les classes sont strictement subordonnées à la fonction propositionnelle, que Russell définit comme « une expression contenant un ou plusieurs constituants indéterminés, telles que, quand on assigne des valeurs à ces constituants, l'expression devient une proposition », c'est-à-dire, une « forme linguistique exprimant quelque chose qui est soit vrai soit faux ³³. »

En raffinant la terminologie utilisée dans les fonctions propositionnelles, il élabore et pose sur une base plus solide la distinction qu'il avait mentionnée dans *Les principes de la mathématique* : à savoir celle entre les quantificateurs « tout » et « n'importe quel ». S'appuyant sur le travail de Gottlob Frege, Russell démontre qu'une distinction avait, en effet, opéré tout au long de l'histoire de mathématiques, bien que son importance n'ait été remarqué que récemment ; il démontre, par exemple, la différence dans

³¹ Russell, *Introduction à la philosophie mathématique*, *Op. cit.*, p. 339, 226.

³² Russell, *Ibid.*, p. 266.

³³ Russell, *Ibid.*, p. 296, 295.

Euclide entre les énoncés « généraux » et « particuliers »³⁴. » Alors que le premier dit quelque chose au sujet, par exemple, de tous les triangles, le dernier fait la même affirmation concernant seulement un triangle. Ce triangle, cependant, est conçu comme étant *n'importe quel* triangle, plutôt qu'« un triangle particulier », et ainsi bien que la preuve concerne seulement ce dernier, elle « retiendra sa généralité »³⁵. » Étant auparavant soucieux que l'invalidation du « tout » dans n'importe quelle proposition où sa présence créerait un paradoxe réflexif annulerait aussi la capacité d'utiliser le « n'importe lequel », Russell réalise maintenant que de telles déductions sont basées précisément sur une distinction entre ces deux quantificateurs. Une déduction peut être effectuée seulement avec un variable particulier, plutôt qu'un variable général, car il est nécessaire d'avoir « quelque triangle *ABC* pour présenter la problématique, bien qu'il ne soit pas important de quels triangles il s'agit »³⁶. Ayant émis cette distinction, Russell peut donc énoncer les propositions générales sans créer les situations paradoxales où le seul acte de poser l'existence d'une totalité ajoute un nouvel élément à celle-ci.

La doctrine des types examine une façon d'aborder les énoncés relatifs aux totalités réflexives et les empêcher de former des paradoxes. Un « type » est le « rang de valeurs » qui peut être attribué à une fonction propositionnelle. Ce rang ne s'étend pas à toutes les fonctions possibles, car cette doctrine introduit une hiérarchie de propositions, dont chaque niveau servira comme un métalangage où les énoncés

³⁴ Russell, "Mathematical Logic as based on the Theory of Types," *Op. cit.*, p. 64.

³⁵ Russell, *Ibid.*

³⁶ Russell, *Ibid.*, p. 66. Pour illustrer ce principe, Russell se réfère à une déduction mathématique qui, en commençant par une énonciation générale qui s'applique dans tous les cas, doit nécessairement passer à une énonciation particulière pour effectuer la déduction. Lorsqu'on commence avec l'énoncé que « ϕx est toujours vrai » et que « ϕx implique toujours ψx » on peut faire inférence que « ψx est toujours vrai » seulement en ayant passé le premier à travers une valeur particulière. « Afin de faire notre inférence, nous devons aller de ' ϕx est toujours vrai' à ϕx , et de ' ϕx toujours implique ψx ' à ' ϕx implique ψx '. De ces deux énonciations particulières, on peut, de là, retourner à l'universel, car, ψx est vrai pour tout argument possible, et par conséquent est toujours vrai ». Ce mouvement de l'universel au particulier, et puis du particulier à l'universel « reste nécessaire dans tous les raisonnements mathématiques qui procède de l'affirmation de toutes les valeurs d'une ou plusieurs fonctions propositionnelles à l'affirmation de toutes les valeurs d'autres fonctions propositionnelles ». Comme Russell le note, cet exemple indique que la mathématique ne peut pas « se dispenser (. . .) tout à fait » des énonciations générales, car, « la distinction entre *tout* et *chacun* est (. . .) nécessaire au raisonnement déductible »; la totalité doit seulement être interdite quand son usage « conduirait aux faux raisonnements réflexifs ». *Ibid.*, p. 66-67.

peuvent être émis à propos du niveau précédent³⁷. Il sera donc impossible, dans le cadre de la théorie de types, de faire une affirmation qui englobe parfaitement la totalité des propositions ; tout énoncé à propos d'une totalité sera pris seulement pour faire référence à un niveau particulier. De cette façon, la théorie permettra à Russell d'empêcher les paradoxes réflexifs de détruire son projet. Selon ce contexte, lorsqu'Épiménide dit que « je mens », cet énoncé peut être traduit comme une affirmation selon laquelle « toutes les propositions du premier ordre affirmé par moi sont fausses ³⁸. » En faisant cet énoncé, il affirme une proposition de « deuxième ordre » plutôt que celle du premier ordre, et ainsi, « aucune contradiction ne se manifeste ³⁹. » De même, la classe de toutes les classes qui ne contient pas elles-mêmes serait la « classe de toutes les classes de type t ». Cette classe elle-même doit donc être définie comme une « classe de prochain type au-dessus de t ⁴⁰. » La question de savoir si oui ou non elle est un membre d'elle-même ne s'impose donc pas, et le paradoxe est dissous.

II

Les formulations de Russell concernant la relation entre la description et le nom propre sont le fruit de son étude des paradoxes. L'analyse qu'il fait de ces questions, qui découle de ce problème, le conduit à élaborer une théorie compliquée de la relation entre le nom propre et les phrases qui le décrivent.

Russell, en 1959, déclara qu'après avoir passé deux années de combat pour trouver une solution aux paradoxes, il obtint un premier résultat avec la théorie des descriptions⁴¹. Cette théorie, au début, « ne semblait pas liée aux contradictions, mais

³⁷ Russell, *Ibid.*, p. 75.

³⁸ Russell, *Ibid.*

³⁹ Russell, *Ibid.*, p. 76.

⁴⁰ Russell, *Ibid.*

⁴¹ Russell, *Histoire de mes idées philosophiques*, p. 99.

avec le temps un lien insoupçonné devait apparaître ⁴². » Seulement à la fin de son parcours philosophique, dans *L'histoire de mes idées philosophiques*, Russell présente un énoncé clair de cette relation entre les paradoxes et la théorie des descriptions. Les noms communs jouent un rôle crucial dans les descriptions, mais les paradoxes l'avaient conduit à considérer leur rôle avec suspicion : « les noms communs peuvent avoir des exemples », et « la notion d'exemple est liée à celle de classe ⁴³ ». En travaillant sur la théorie des descriptions, Russell commence à construire un appareil logique qui lui permet de réécrire les mots qui suggéraient l'existence des classes⁴⁴. Dans les fonctions propositionnelles qu'il avait présentées dans « De la dénotation » et les textes ultérieurs, les mots qui impliquaient l'existence des classes se présentaient comme « les valeurs de la variable pour lesquelles la fonction propositionnelle en question [serait] vraie » ou fausse ⁴⁵.

La tentative de préciser le statut des descriptions fut aussi aiguillonnée par une autre conséquence de sa rencontre avec les paradoxes : le changement de position du réalisme au nominalisme. Alexius Meinong, par exemple, avait produit un argument qui fait effraction au « sens de réalité » que Russell jugeait vitale au logicien ; il avait observé que, s'il est possible de formuler une proposition qui utilise la phrase, « la montagne en or », l'objet désigné par ce terme devrait être donc doté d'une « existence logique ⁴⁶. » Si ce n'était pas le cas, les propositions concernant ce mot n'auraient aucun sens. Un problème similaire surgit avec une affirmation selon laquelle « l'actuel roi de France est chauve », un énoncé dont la syntaxe suggère qu'un tel souverain existe, et

⁴² Russell, *Ibid.*

⁴³ Russell, *Histoire de mes idées philosophiques*, *Op. cit.*, p. 204.

⁴⁴ Russell, *Ibid.*, p. 208.

⁴⁵ Pour une exposition de la théorie de descriptions, voir A. J. Ayer, *Bertrand Russell*, (New York : The Viking Press, 1972) p. 48-58.

⁴⁶ Russell, *Ibid.*, p. 208.

qui, par ce fait, soulève un paradoxe qui n'est pas de la variété réflexive⁴⁷. Selon la loi du tiers exclu, le roi doit être ou chauve ou ne pas l'être ; néanmoins, « si nous énumérons les choses qui sont chauves, puis celles qui ne le sont pas, dans aucune des deux listes, nous ne trouverons l'actuel roi de France ⁴⁸. » La même question peut être posée en termes d'une tentative de nier l'existence du sujet d'une proposition. Si A ne se distingue pas de B , l'énoncé « la différence entre A et B ne subsiste pas » semble contenir une contradiction implicite entre la négation dans le prédicat et la syntaxe utilisée dans le sujet de l'énoncé, qui implique l'existence de cette différence⁴⁹.

Un paradoxe d'un genre différent — concernant la loi de l'identité — émerge lorsqu'on considère la question posée par le roi George IV de savoir « si Scott était bien l'auteur de *Waverley*⁵⁰ ». Si selon cette loi, les deux termes sont identiques, comme « Scott » et « l'auteur de *Waverley* », si les noms sont équivalents aux termes utilisés pour les définir, un de ces termes pourrait remplacer l'autre, et la proposition resterait vraie. Le roi George IV « souhaitait savoir si Scott était Scott. Il est difficile toutefois d'attribuer un quelconque intérêt pour la loi d'identité au premier gentilhomme d'Europe ⁵¹. »

La solution de Russell à ces problèmes sera de nier que ces descriptions, prises par elles-mêmes, n'aient aucun sens ; il les considère à peine comme parties d'une phrase, au sens de laquelle elles contribuent, sans avoir de ce fait « de signification par elle[s]-même[s] ⁵². » Ainsi, par exemple, il nie que la description problématique, « une licorne », — que les réalistes auraient utilisée pour décrire quelque chose d'« irréel »,

⁴⁷ Bertrand Russell, «De la dénotation», dans *Écrits de logique philosophique*, p. 209. 'C'est caractéristique de la sensibilité « Bloomsbury » de Russell qu'il ajoute un jeu d'esprit immédiatement après la présentation de ce paradoxe: « Les hégéliens, épris de synthèse, en concluraient probablement qu'il porte une perruque ».

⁴⁸ Russell, *Ibid.*

⁴⁹ Russell, *Ibid.*, p. 210.

⁵⁰ Russell, *Ibid.*, p. 209.

⁵¹ Bertrand Russell, *Ibid.*, p. 209.

⁵² Russell, *Ibid.*, p. 212.

mais qui, néanmoins, existe dans le royaume des idées — est un « groupe de mots possédant par lui-même un sens⁵³ ». En revanche, ce terme est une partie de la phrase dans laquelle il apparaît, et le sens doit lui être attribué non pas séparément, mais à la phrase dans sa totalité.

Afin de montrer comment tel terme problématique contribue au sens des phrases qui les contiennent, Russell traduira ces phrases en propositions logiques. La plupart de l'article de 1905, « De la dénotation », sera consacré à la tâche de raffiner l'appareil de fonctions propositionnelles ; il utilisera ces fonctions pour éliminer les mots qui impliquent l'existence antérieure des classes et pour analyser les constituents des énoncés problématiques. Trois ans avant la différenciation définitive entre « tout » et « n'importe quel », dans « *Mathematical Logic as Based on the Theory of Types* », Russell fait une distinction similaire en utilisant le terme « toujours », dont il fait la pierre angulaire de son système de quantificateurs. Prenant « $C(x)$ » comme une proposition, il déclare que la définition de « tous les hommes » est « 'Si x est humain, alors $C(x)$ est vrai' est toujours vraie⁵⁴. » Il obtient l'équivalent de « rien » en niant ces propositions, « Si x humain, alors $C(x)$ est faux' est toujours vrai⁵⁵. » Afin de définir « quelque chose », il nie ainsi la notation pour « rien » ; « quelques hommes » sera donc écrit comme « il est faux que ' $C(x)$ et x est humain' est toujours faux⁵⁶. »

En transformant « Scott était l'auteur de *Waverley* » en une proposition logique, Russell cherche à accomplir plusieurs objectifs : éliminer tous les termes qui suggéreraient l'existence des classes, analyser la description dans chacune de ses parties, et démontrer comment son appareil représente la singularité du nom propre. Le souci du roi George IV de savoir si cette description n'applique à ce nom propre, suggère

⁵³ Russell, *Introduction to Mathematical Philosophy*, p. 368.

⁵⁴ Russell, « De la dénotation », *Op. cit.*, p. 205.

⁵⁵ Russell, *Ibid.*, p. 208.

⁵⁶ Russell, *Ibid.*, p. 213.

que ces deux termes ne sont pas identiques ; ainsi, afin d'empêcher une confusion entre les deux termes, Russell réécrit l'énoncé de telle façon que la description cessera d'exister. La phrase « l'auteur de *Waverley* », qui peut être par erreur prise comme une seule unité de sens qui soit identique à « Scott », est « disloquée » ; cette phrase n'apparaîtra plus comme telle dans la proposition, mais en revanche, sera traduite dans chacune des parties qui la constitue⁵⁷. Russell accomplit cette tâche en substituant au nom commun « auteur » qui suggère l'existence d'une classe dont Scott ferait partie, le prédicat « a écrit⁵⁸ ».

D'autre part, Russell ne cherche pas à réécrire ou à définir « Scott » ; il imagine une procédure compliquée pour déclarer que ce nom fait référence à une personne unique. Il commence en utilisant les mots adoptés pour étudier l'idée de « quelque chose » : « Il n'est pas toujours faux de x que x a écrit *Waverley* ⁵⁹ ». Puis, afin de suggérer la singularité de Scott, il introduit une deuxième variable, « y » ; il déclare que, si on peut aussi dire qu'« y » a écrit *Waverley*, par conséquent « y est identique à x ⁶⁰. » Ainsi, cette proposition, dans sa forme complète, affirme que, « Il n'est pas toujours faux de x que x a écrit *Waverley*, qu'il est toujours vrai de y que si y a écrit *Waverley* y est identique à x , et que Scott est identique à x ⁶¹. »

En réécrivant dans une forme propositionnelle les deux énoncés qui ne contiennent pas un nom propre — « l'actuel roi de France est chauve », et « la différence entre A et B ne subsiste pas » — Russell peut se permettre d'éviter les implications réalistes de telles phrases. Lorsqu'il analyse le premier de ces énoncés, il disloque la description, « l'actuel roi de France » en deux parties : une lettre qui prendrait la place d'un nom propre, et un attribut de cette lettre. La description avait

⁵⁷ Russell, *Ibid.*, p. 213.

⁵⁸ Russell, *Ibid.*

⁵⁹ Russell, *Ibid.*

⁶⁰ Russell, *Ibid.*

⁶¹ Russell, *Ibid.*

implicitement impliqué l'existence d'une personne à qui elle se référerait ; maintenant, Russell fait l'énoncé explicite qu'une personne, C , existe, et qu'elle possède « la propriété F » : celle d'être un tel roi⁶². Ensuite, il affirme en parlant de C qu'il a « la propriété ϕ », d'être chauve⁶³. Une fois que Russell a analysé les suppositions implicites d'existence de la description en les rendant explicites, il peut conférer une valeur fausse ou vraie à la proposition. Si la propriété F de l'existence d'actuel roi de France n'appartient à aucun terme, l'énoncé de « C a la propriété ϕ » est donc faux pour toutes les valeurs de ϕ , et « 'le roi actuel de France est chauve' est certainement faux⁶⁴. »

De même, l'appareil de la fonction propositionnelle fournit un moyen de nier que l'affirmation, « la différence entre a et b ne subsiste pas », réfère à un objet qui doit exister dans le royaume des idées⁶⁵. Lorsque Russell analyse les éléments constitutifs de la description, il les déplace, encore une fois, comme sujet de la proposition. En revanche, il suggère explicitement l'existence d'un terme x , auquel la description a fait référence. « Si A et B diffèrent, il y a une entité x et une seule telle que ' x est la différence entre A et B ' est une proposition vraie ; si A et B ne diffèrent pas, il n'y a pas de telle entité x ⁶⁶. » Ainsi cette description, comme « l'actuel roi de France », ou le « cercle carré », est « une description qui ne décrit rien⁶⁷. »

III

Dans les énoncés problématiques que Russell a réécrit dans « De la dénotation », les difficultés logiques venaient du statut de la description, plutôt que du nom propre. Lorsqu'il a situé le nom « Scott » dans une proposition logique, son but n'était pas de le définir ou de le reformuler, mais seulement de préciser sa singularité. Dans les textes

⁶² Russell, *Ibid.*, p. 214.

⁶³ Russell, *Ibid.*

⁶⁴ Russell, *Ibid.*, p. 214, 215.

⁶⁵ Russell, *Ibid.*, p. 210.

⁶⁶ Russell, *Ibid.*, 215.

⁶⁷ Russell, *Introduction à la philosophie mathématique, Op. cit.*, p. 317, 318.

ultérieurs, Russell étudiera plus amplement sa conception du nom propre. Ce dernier terme fournira une fondation pour ces propositions en les liant à un royaume qui se situe à l'extérieur de la symbolisation. En faisant du nom propre la garantie de son système logique, néanmoins, il lui donne ainsi un statut très fragile qui conduit le nom propre, dans certains cas, à se transformer en description.

Dans deux textes de 1918 et 1919, *L'introduction à la philosophie mathématique* et « La philosophie de l'atomisme logique », Russell tente de définir le nom propre plus précisément qu'il ne l'avait fait dans ses textes précédents. Contrairement à la description, qui est composée de plusieurs mots, et qui peut être mise en morceaux et devenir des entités plus précises, le nom propre est un « symbole simple ⁶⁸. » Il désigne directement un « individu », ou pour prendre le terme que Russell utilise dans « La philosophie de l'atomisme logique », un « particulier ⁶⁹. » En rapport avec cette définition, Russell remarque que le moyen le plus simple pour se référer à un point sur le tableau noir serait de le nommer « John⁷⁰ ». Un tel objet, remarque-t-il, ne peut pas vraiment être mentionné sauf « au moyen d'un nom » ; par le biais de ce dernier, on peut continuer à lui faire référence même après qu'il est effacé⁷¹. Il n'est pas essentiel, cependant, qu'un tel nom perdure. Dans une affirmation qui laissera Lacan, tout comme Sir Alan Gardiner, « stupéfait », Russell affirme que les exemples les plus purs et les plus directs d'un nom propre seraient les mots « ceci » ou « cela ⁷². » De tels mots désigneraient comme le nom propre d'un objet particulier seulement pour un temps relativement bref : la période pendant laquelle on connaît directement cet objet⁷³.

⁶⁸ Russell, *Ibid.*, p. 322.

⁶⁹ Russell, « La philosophie de l'atomisme logique », p. 359. Pour les premières discussions de Lacan du travail de Russell sur le nom propre, voir *L'identification*, *Op. cit.*, 6 décembre et 20 décembre 1961.

⁷⁰ Russell, *Ibid.*, p. 359.

⁷¹ Russell, *Ibid.*, p. 360.

⁷² Lacan, *Ibid.*, 20 décembre 1961; Russell, *Ibid.*, p. 360.

⁷³ Russell, *Ibid.*, p. 359.

Pour Russell, le nom propre est important, car il est directement lié à ce que le philosophe appelle l'« ameublement dernier du monde »⁷⁴. » Admettant qu'il est difficile de définir précisément ce qu'il veut dire par cette phrase bizarre, Russell déclare que, si un « langage symbolique achevé » existait, celui dans lequel il y aurait des « définitions pour tout » qui puissent être analysées et définies, et « des symboles primitifs pour tout ce qui est chose indéfinissable, ces symboles primitifs représenteraient symboliquement ce que je désigne par l'« ameublement dernier du monde »⁷⁵. »

Lorsqu'il explique son affirmation plus amplement quarante ans après dans son *Histoire de mes idées philosophiques*, il remarque que, « puisque les mots ne peuvent être définis qu'avec l'aide d'autres mots [...] il faut qu'il existe des mots que nous comprenons autrement que par le moyen de définitions »⁷⁶. » On apprend ces mots parce qu'ils sont liés aux choses qu'ils représentent. « Un enfant, » par exemple, « apprend les noms des membres de sa famille en écoutant prononcer ces noms quand les membres en questions sont présents »⁷⁷. » Ce nom propre a donc une fonction comparable à celle de l'index. « Il fut un temps où, si vivant à Athènes, vous aviez dit : 'Qui est Socrate?', l'homme à qui vous vous seriez adressé aurait pu montrer quelqu'un et dire : 'Voilà Socrate' »⁷⁸. » Ayant ainsi appris le nom par le biais d'un lien direct avec l'objet, on peut utiliser le nom comme l'équivalent, en mots, d'un doigt qui pointe : il nous dirige immédiatement vers l'objet.

Selon la terminologie de Lacan, le nom propre de Russell serait donc un signe, plutôt qu'un signifiant ; au lieu d'être un élément dans une articulation signifiante, son rôle est « de représenter quelque chose » directement « à quelqu'un »⁷⁹. » Pour Lacan, le

⁷⁴ Russell, *Introduction à la philosophie mathématique*, p. 338.

⁷⁵ Russell, *Ibid.*

⁷⁶ Russell, *Histoire de mes idées philosophiques*, p. 209.

⁷⁷ Russell, *Ibid.*, p. 209.

⁷⁸ Russell, *Ibid.*, 210.

⁷⁹ Lacan, *L'identification*, *Op. cit.*, 6 décembre 1961.

signe est un mélange de l'imaginaire et du réel. L'exemple paradigmatique de celui-ci est la « trace d'un pas » que Robinson Crusoe voit sur le sable de son île ; cette trace est caractérisée simultanément comme une marque réelle et comme une image du pied qui l'a faite⁸⁰. Le nom propre russellien n'est pas, bien sûr, identique à la trace d'un pas sur le sable, car il est caractérisé ni comme une marque matérielle ni comme une image du terme qui l'a créé. Souligner, par exemple, la matérialité du nom propre ouvrirait la possibilité de le voir comme un véhicule de la jouissance, et le signe aurait cessé d'être le moyen transparent de lier ces propositions au monde extérieur. Lacan montre à son audience la matérialité du nom propre lorsqu'il remarque que la théorie de Russell n'établit aucun lien entre le nom et la lettre, c'est-à-dire la forme à travers laquelle la marque peut manifester sa présence plus pleinement. Caractérisant ce projet comme une tentative de « réduire tout le champ de l'expérience mathématique » à « un jeu de lettres », Lacan remarque que Russell « voit tout sauf ceci, la fonction de la lettre ⁸¹. »

Comme un mot qui est relié au monde extérieur, le nom propre garde une place importante dans le système de Russell. La théorie des descriptions avait contribué à la tentative de Russell de sauver son projet de construire une langue logique ; maintenant le nom propre agit pour assurer la vérité de cette langue, en partie parce qu'elle accroche ces propositions au « sens de la réalité » qu'il croyait être essentiel à la logique⁸². Le nom propre, cependant, semble être une garantie pas seulement à cause de son lien avec la réalité définie en termes conventionnels et empiriques mais aussi parce que le nom propre, selon l'explication implicite de Russell, est lié — mais non contaminé — à un royaume habité par la jouissance. Si le signifiant « efface » à la fois la chose et la jouissance qui lui est intrinsèque, le signe est capable de maintenir une relation avec eux, et de nombreuses références de Russell au nom propre semblent

⁸⁰ Lacan, *Ibid.* Pour une discussion plus élaborée du signe, voir le troisième chapitre.

⁸¹ Lacan, *Ibid.*, 20 décembre 1961.

⁸² Russell, *Introduction à la philosophie mathématique, Op. cit.*, p. 317.

suggérer qu'il retient quelque chose de ce lien. En essayant d'expliquer la résonance de ce nouage entre les mots et les choses, Russell a recours à une référence mythique, celle dans laquelle les choses, pas encore contaminées par le langage, prennent l'aspect d'un paradis perdu. « Les bêtes sont venues devant Adam une par une, et [...] il en a eu une connaissance directe et les a nommés⁸³. » Dans ce contact avec les animaux, Adam a eu une appréhension directe de la chose, comme tout un chacun fait l'expérience avec la vision des couleurs. « 'Rouge' et 'bleu', par exemple, sont des mots pour des expériences d'une certaine sorte, et nous apprenons à connaître la signification de ces mots en les entendant prononcer quand nous voyons des choses rouges ou bleues⁸⁴. » Le « nom propre » devient donc le terme de Russell pour tout mot qui dérive directement sa force d'une expérience des sensations physiques ; le pouvoir de ce lien lui permet d'insuffler de la vie dans le langage aride de ses propositions.

Le nom est lié beaucoup plus directement et d'une façon moins ambiguë à la chose qu'à la description. Lorsque Kripke observe que, pour Russell, le nom propre est « une description définie abrégée ou déguisée », cette caractérisation n'est pas purement et simplement incorrecte, car Russell, en effet, confère à sa définition du nom une instabilité qui peut le transformer en une description⁸⁵. Néanmoins, la caractérisation du nom propre, en général, comme une description déguisée, suggère que la relation entre le nom et la description est beaucoup plus directe que Russell ne le laisse habituellement entendre. Si le nom propre, comme les éléments qui avaient été

⁸³ Russell, « La philosophie de l'atomisme logique », p. 360.

⁸⁴ Russell, *Histoire de mes idées philosophiques*, p. 211.

⁸⁵ Kripke, *Ibid.*, p. 16. C'est aussi vrai que la manière de Russell de délier le nom propre de la description n'est pas aussi radicale que celle de Kripke. À la différence de Russell, dont l'intérêt pour le nom propre est fondé sur une tentative pour préciser la liaison entre le langage de ses propositions et le monde extérieur, Kripke s'intéresse plus à la question de comment un nom peut être apposé à une personne particulière. Kripke donc disjoint radicalement le nom propre de la description en faisant l'argument que ce dernier ne peut pas constituer la fondation pour désigner une personne avec un nom particulier. La description de "Richard Nixon", par exemple, comme "l'homme qui a gagné l'élection [américaine] en 1968", ne fournit pas la base nécessaire pour épingle ce nom à une personne particulière. On peut imaginer l'existence d'un monde possible dans lequel Nixon a perdu, mais reste encore "Richard Nixon". Pour Kripke, la fonction du nom propre est donc de désigner une personne strictement". Voir Kripke, *Ibid.*, p. 46.

réécrits dans la proposition, fait partie de la description, ces éléments fonctionneraient donc comme un S_2 qui conférerait une définition rétroactive au nom comme S_1 . Les propositions logiques de Russell soulignent, en effet, le statut de la description comme une articulation signifiante, car elles rendent explicites toutes ses connotations et séparent ses éléments en leurs entités diverses constituants. Ce S_2 , cependant, ne confère pas le sens au nom propre, qui, comme un signe plutôt qu'un signifiant, n'est pas bien articulé à la description. A. J. Ayer exprime une intuition de cette disjonction lorsqu'il énonce que l'application de l'appareil logique de Russell, « c'est comme nourrir un insecte qui absorbe toute la nourriture dans son corps », ce corps étant la description. « Le corps avale sans cesse et la tête » — le nom propre — « reste rudimentaire. Tout ce qu'on peut en dire est qu'elle est quelque chose à quoi le corps est attaché ⁸⁶. » À travers ce lien avec le monde extérieur, le nom propre reçoit une définition qui doit être comprise avant qu'il soit inséré à l'endroit de la variable. La fonction du nom dans la proposition n'est donc pas d'avoir un sens, mais de permettre au logicien de donner une valeur juste à un énoncé. Si, par exemple, au lieu du nom « Scott », celui de « Byron » avait été inséré, Russell aurait été capable de déclarer la proposition comme fausse.

La définition de Russell du nom propre, cependant, lui confère une instabilité radicale, et c'est à ce dernier que Kripke fait allusion lorsqu'il cherche à justifier son extrême simplification de la position de Russell. Comme il remarque dans une note, « A proprement parler [...] ce que dit Russell, c'est que les noms propres ne sont pas les descriptions abrégés et n'ont pas de sens ; mais il dit aussi que, précisément parce que ce que nous appelons des 'noms' sont des descriptions abrégées, ce ne sont pas vraiment des noms ⁸⁷. » L'origine de cette difficulté réside dans le statut du nom comme un signe qui est lié directement au monde extérieur. Si « on ne peut nommer

⁸⁶ Ayer, *Op. cit.*, p. 16.

⁸⁷ Kripke, *Op. cit.*, p. 16.

que ce que l'on connaît directement, ainsi toute chose qui n'a pas été expérimentée directement ne peut pas avoir un nom propre⁸⁸. » Ainsi, les noms de la plupart des gens qui sont morts ne sont pas, au sens de Russell, des vrais noms propres. Le mot « Socrate » qui fut un nom propre pour les Athéniens de son temps, est maintenant devenu, en effet, une description qui peut être paraphrasée comme « le maître de Platon », « Le philosophe qui a bu la ciguë », ou « la personne dont les logiciens affirment qu'il est mortel⁸⁹. » Pour Russell et le lecteur contemporain, « Scott » et « Byron » ne sont pas, selon les définitions les plus rigoureuses du terme, des noms propres; ils sont plutôt des descriptions. D'un autre côté, pour George IV, qui était à l'origine de la proposition, ils étaient en effet des noms propres, et puisque l'analyse logique était une tentative de démontrer la forme logique de l'énoncé originel du roi, celle-ci reste valide selon les critères de Russell.

Finalement, cette instabilité accentue un aspect inhabituel du travail de Russell relative aux descriptions : l'évasion radicale du sujet. Contrairement à Lacan, qui produisit une série de formulations diverses concernant la relation du sujet avec le nom propre, Russell évite totalement la question. En revanche, sa description du nom propre comme un signe crée un mécanisme par lequel chaque nom propre, avec le temps, sera transformé en une description, sans qu'il puisse représenter un sujet. Il y a donc une certaine ironie dans le rapport entre la pensée de Russell et l'énoncé de Lacan, en 1965, que « la logique moderne est [...] la conséquence [...] d'une certaine tentative de suturer le sujet de la science⁹⁰ ». Étant donné que « le dernier théorème de Gödel montre qu'elle y échoue [...] le sujet reste le corrélat de la science, mais un corrélat antinomique puisque la science s'avère définie par la *non-issu*e de l'effort pour le

⁸⁸ Russell, « La philosophie de l'atomisme logique », p. 359.

⁸⁹ Russell, *Ibid.*

⁹⁰ Jacques Lacan, *Écrits* (Paris: Éditions du Seuil, 1966), p. 861.

suturer⁹¹.» Le théorème de Gödel avait établi l'incomplétude de la théorie des nombres que Russell avait formulé en collaboration avec Alfred North Whitehead dans *Principia Mathematica* ; dans ce texte, le sujet émergerait donc au point de l'incertitude. Le travail de Russell sur la relation entre le nom propre et la description, élide néanmoins la question de la subjectivité, qui semble prendre une forme plus radicale. Ici, il ne s'agit pas de suturer la place vide du sujet, mais de créer une forme de logique au sein de laquelle le sujet ne serait même pas entré. Dans un système qui cherche à construire une logique complète et non-contradictoire, et qui serait donc attaché à la chose par le signe, il n'y a pas de place pour l'espace vide de la subjectivité. En négligeant ainsi la place du sujet, aussi bien que la matérialité de la lettre, les formulations de Russell concernant le nom propre seraient peu utiles à Lacan, dont l'effort pour éclairer le processus de nomination serait davantage stimulé plus par le travail de Sir Alan Gardiner.

⁹¹ Lacan, *Ibid.*

Sir Alan Gardiner, le signe, et la matérialité du nom propre

Sir Alan Gardiner a écrit son bref ouvrage, *The Theory of Proper Names: A Controversial Essay*⁹², en réponse à « La philosophie d'atomisme logique » de Bertrand Russell. Croyant que le logicien avait produit « la théorie la plus bizarre du nom propre qui ait jamais existé », Gardiner a fourni une réponse à cette théorie⁹³. Parce qu'il avait trouvé les formulations de Russell tordues, il tenta d'aborder la question directement et avec du bon sens, et cela en utilisant les outils non pas de la logique mais ceux de son propre champ : la linguistique. Avec cet objectif en vue, il présenta une approche qui, quoique n'ayant pas les qualités de rigueur de la théorie de Russell, s'avéra plus utile à l'effort de Lacan pour élaborer les caractéristiques distinctives du nom propre.

I

En étudiant les textes précédents qui traitent du nom propre, y compris ceux de Russell, Gardiner, qui se trouve plus en harmonie avec la position de John Stuart Mill, découvre une contradiction frappante : d'un côté, des linguistes tels qu'Otto Jespersen ont souligné qu'un tel terme porte un sens important, et d'une autre côte, Mill lui-même a affirmé qu'ils sont des « marques sans signification ».

Selon la première approche, si le nom propre existe, il faut que quelqu'un s'y intéresse et en possède une certaine connaissance de ce qu'il désigne ; le sens du nom peut être défini en tant que cette connaissance⁹⁴. Car nombre de ces noms propres font référence à des entités extrêmement complexes telles que les lieux et les individus, Jespersen observe que de « tels noms. . . loin d'être insignifiants, sont au contraire les plus significatifs⁹⁵ ».

⁹² Sir Alan H. Gardiner, *The Theory of Proper Names: A Controversial Essay* (Londres: Oxford University Press, 1954).

⁹³ Gardiner, *Ibid.*, p. 57.

⁹⁴ Gardiner, *Ibid.*

⁹⁵ Gardiner, *Ibid.*

Mill, d'un autre côté, en faisant une distinction entre le dénotation et la connotation, démontre que le nom propre est sans aucune signification. Il affirme que « Les noms propres ne sont pas connotatifs; ils désignent les individus mais n'affirment pas, n'impliquent pas des attributs appartenant à ces individus⁹⁶ ». Lorsqu'un nom commun qui se réfère à une caractéristique spécifique atteint le niveau d'un nom propre, la connotation cesse d'opérer. Mill observe ce changement en faisant référence à la ville de Dartmouth, qui aurait reçue ce nom

parce qu'elle est située à l'embouchure de la Dart ; mais il n'y a pas dans la signification [...] du mot « Dartmouth » que cette ville est située à l'embouchure de la Dart. Si les sables venaient à obstruer l'embouchure de la rivière, ou si un tremblement de terre détournait son cours et l'éloignait de la ville, le nom de la ville ne serait pas pour cela nécessairement changé. Le fait de cette position de la ville n'entre pour rien dans la signification du nom ; car, s'il en était autrement, du moment où le fait cesserait d'être vrai, on ne continuerait pas de l'appeler du même nom⁹⁷.

Anticipant la suggestion de Jespersen, selon laquelle le nom propre, en se référant aux entités complexes, véhicule un sens complexe, Mill élabore une distinction entre un tel nom et une description ; en développant cette distinction, Gardiner sera capable d'adhérer à l'approche de Mill, tout en rendant justice aux propos de Jespersen. La plupart des noms, y compris les noms communs, offrent directement de l'information à l'utilisateur du langage, alors que « les noms propres fournissent à peine la clé de l'information⁹⁸. » Le nom propre, « York » par exemple, ne s'approprie le sens complexe que Jespersen lui attribue que si l'auditeur a obtenu précédemment une

⁹⁶ John Stuart Mill, *Système de Logique Déductive et Inductive*, 2ème édition. Tome premier. Traduction par Louis Peisse. (Paris: Librairie Geaner Ballière et C^{ie}, 1880), p. 33.

⁹⁷ Mill, *Ibid.*, p. 33. Cité par Gardiner, p. 1.

⁹⁸ Gardiner, *Ibid.*, p. 32.

information le concernant⁹⁹. Le mot lui-même désigne à peine l'identité de la ville en question ; il ne signifie pas, par exemple, « un évêché », mais l'auditeur, en entendant ce nom prononcé, peut faire appel à la connaissance préliminaire qu'il en a pour savoir que cette ville possède une cathédrale¹⁰⁰. Cependant, ce n'est que dans le contexte de ce type d'association « York » sera affecté d'un tel sens ; pris séparément de ces associations, ce nom ne contiendra pas autant de signification qu'une description, mais il ne sera rien d'autre qu'une série de marques dénuées de sens.

Bien que Gardiner ne soit pas entièrement satisfait de l'approche « mesurée et solennelle » du nom propre de Mill, il la trouve préférable à celle de Bertrand Russell, qui lui semble bizarre et injustifiée¹⁰¹. La cible de cette attaque sera l'ouvrage « La philosophie de l'atomisme logique », dont il cite un passage de trois pages ; c'est de ces pages que Lacan semble avoir pris toutes ses références à la théorie du Russell relative au nom propre dans *L'identification*. Contrairement à Russell, Gardiner n'est pas concerné par les propos rivaux du réalisme et du nominalisme ; traitant les noms et les descriptions du point de vue d'un linguiste plutôt qu'un logicien, il n'est pas troublé par la question selon laquelle ces deux termes suggèrent que les éléments dépourvus de toute existence réelle, existeront néanmoins dans le royaume des idées. Il est possible, remarque-t-il, « de se référer aux choses réelles et imaginaires avec une stricte impartialité », car la langue n'a créé aucune « forme pour distinguer le réel » du « irréel », qui existe « seulement dans l'imagination¹⁰². » Non seulement cela ne le gêne pas d'utiliser les descriptions telle que la « montagne en or », mais il est volontiers prêt à nommer ces entités. « Si je pense à une montagne imaginaire et fais le choix de

⁹⁹ Gardiner, *Ibid.*, p. 32.

¹⁰⁰ Gardiner, *Ibid.*, p. 32.

¹⁰¹ Lacan, *L'identification*, *Op. cit.*, leçons des 6 et 20 décembre 1961.

¹⁰² Gardiner, *Ibid.*, p. 55.

l'appeler par un nom totalement sans signification tel que *Karimankow*, ce nom sera un nom aussi juste que *Popocatepetl*¹⁰³.

Une fois que la bagarre entre le réalisme et le nominalisme — la raison des constructions de Russell — est jugée être sans fondement, Gardiner est capable de traiter les affirmations diverses du logicien comme étant bizarres et extravagantes. Il accorde un mépris particulier à trois énoncés de Russell : qu'un point sur le tableau noir puisse être appelé « John », que « cela » puisse être un nom propre, et que « Socrate » soit une description déguisée. A l'affirmation de Russell selon laquelle « Vous ne pouvez pas mentionner » le point « sauf par le moyen d'un nom », Gardiner fait une objection de bon sens que la description « point sur le tableau noir », évoque cet objet tout entier aussi clair qu'un « nom fixé à l'avance comme *John*¹⁰⁴. » Pour faire comprendre une conception de ce point au lecteur, une description consistant en plusieurs mots est au moins aussi efficace qu'un nom propre constitué d'un seul mot. En s'attaquant le statut de « cela », Gardiner suggéra que, loin d'être un nom propre, il est en fait une description. « Cela » peut faire référence à des « objets différents dans des situations différentes », parce qu'il décrit une qualité qu'ils peuvent tous posséder en commun, celle que Gardiner, avec une répugnance considérable, appelle *thisness* : « une proximité relative à l'énonciateur.¹⁰⁵ » Finalement, « Socrate » ne peut être pris, en termes linguistiques, comme une description abrégée, telle que « Le Maître de Platon », « Le philosophe qui a bu la ciguë », ou « La personne dont les logiciens affirment être mortel.¹⁰⁶ » En revanche, une fois étudié en termes linguistiques, il est seulement une « étiquette sonore » ; comme tel, il peut être « une *alternative* à toute description de Socrate », et bien qu'il puisse évoquer beaucoup d'associations, qui

¹⁰³ Gardiner, *Ibid.*, p. 62-3.

¹⁰⁴ Russell, *Ibid.*, p. 64.

¹⁰⁵ Gardiner, *The Theory of Proper Names, Op. cit.*, p. 64.

¹⁰⁶ Gardiner, *Ibid.*

peuvent être des descriptions, il ne peut pas être classé parmi eux¹⁰⁷. Agir ainsi, comme Gardiner s'observe dans un énoncé qui est typique du ton de sa critique raisonnable de Russell, serait analogue à l'affirmation d'un zoologiste, au début d'un traité, qu'il « allait d'exclure les chevaux de son programme, étant donné que les chevaux étaient en réalité des plantes¹⁰⁸. »

II

La conception de Gardiner du nom propre, qui emprunte des éléments de la linguistique structurelle pour situer les formulations de Mill sur un terrain plus sûr, partage quelques suppositions du logicien, malgré son opposition véhémement à la théorie de Russell. Si la fonction du nom propre est de désigner celui qui le porte plutôt que de transmettre ses qualités ou ses caractéristiques, il le fera d'autant mieux s'il ne possède pas ce que Mill a appelé des « connotations ». Dans un nom tel que « Dartmouth », la connotation a cessé d'être complètement opérante, étant donné que la désignation de la ville resterait la même, même si le cours de la rivière devait changer ; néanmoins, cette origine du mot comme une tentative d'analyser le sens reste clair, et ainsi il n'est pas un exemple parfait du nom propre. En revanche, « les noms propres les plus purs sont ceux dont le son nous frappe d'une façon complètement arbitraire, bien que parfaitement distinctive, et à propos desquels nous ne devons appréhender, si nous ne connaissons pas leurs porteurs, aucune trace de sens ou de signification¹⁰⁹. Des exemples de tels noms, suggère-t-il, seraient *Vercingétorix* ou *Popocateptl*¹¹⁰.

¹⁰⁷ Gardiner, *Ibid.*, p. 40.

¹⁰⁸ Gardiner, *Ibid.*

¹⁰⁹ Gardiner, *Ibid.*, p. 40.

¹¹⁰ Gardiner, *Ibid.*

Dans le contexte créé par ces remarques, Gardiner peut maintenant commencer à compléter le «critère négatif» de Mill de l'aspect insensé du nom propre par une analyse plus positive des traits distinctifs de ce dernier. Il emprunte à la linguistique structurale une conception du langage comme étant divisé en la langue, un réseau de signes, et la parole, les situations spécifiques dans lesquelles les mots sont empruntés de ce système et mis à l'usage¹¹¹. Selon Gardiner, les noms propres appartiennent à la langue plutôt qu'à la parole, mais ils maintiennent une position peu ordinaire dans le réseau. Plutôt que d'être un mot qui est mis à un usage très spécifique à une seule occasion, le nom propre est fixé d'une façon permanente et plus ou moins constant à son porteur. Il suggère que le nom «Jugurtha», par exemple, «appartenait traditionnellement et constamment à un certain roi de Numidie¹¹².» L'esprit ne réagit pas du tout de la même manière au nom propre et aux autres mots qui composent la langue ; en regardant un de ces derniers, notre attention se focalise d'abord sur le «signe-son» et se dirige ensuite vers sa définition¹¹³. Par contre, lorsque nous utilisons un nom propre, nous impliquons l'existence de «quelque chose à laquelle un certain signe-son correspond, quelque chose qui fut le *fons et origo* du nom, qui fournit sa raison d'être» ; notre pensée voyage du signifiant au référent¹¹⁴.

Cette différence dans la réponse de l'esprit conduit Gardiner à suggérer que le nom propre peut être distingué des autres mots par le biais d'un «facteur psychologique : notre connaissance de la matérialité du nom¹¹⁵.» Quand nous prononçons un nom commun tel qu'*homme* notre pensée confère une définition à ce terme en le distinguant, par exemple, du mot *femme*¹¹⁶. Parce que la pensée est occupée

¹¹¹ Voir Gardiner, *The Theory of Speech and Language, Second Edition*, (London: Oxford University Press, 1951), p. 130-4.

¹¹² Gardiner, *The Theory of Proper Names, Op. cit.*, p. 6.

¹¹³ Gardiner, *Ibid.*, p. 7.

¹¹⁴ Gardiner, *Ibid.*

¹¹⁵ Gardiner, *Ibid.*

¹¹⁶ Gardiner, *Ibid.*, p. 41.

à produire du sens, « le son de mot [...] s'évanouit de notre conscient » dès son apparition¹¹⁷. D'un autre côté, étant donné qu'une telle définition est absente du nom propre, l'énonciateur et l'auditeur « reconnaissent » que ce dernier « indique l'objet [...] auquel il fait référence seulement en vertu de son son distinctif¹¹⁸. » Avec cette affirmation, Gardiner prend sa distance de la pratique courante des linguistes de son temps, cette pratique que Lacan décrit comme une tentative « d'écarter [...] de son champ tout ce qui est référence proprement psychologique¹¹⁹.

En soulignant la matérialité du nom propre, Gardiner montre simultanément les limitations de sa propre position et fournit une analyse que Lacan sera capable de développer. D'un côté, les analyses de Gardiner sont plus proches de celles de Lacan que beaucoup de ses formulations semblaient, au début, le suggérer. Comme lui-même l'admet en partie, son insistance quant à l'importance du son du nom propre est en quelque sorte trompeuse, et dénonce une certaine insuffisance terminologique. Cette insuffisance peut facilement créer l'impression que sa conception de ce qui fait la pertinence du nom propre est plus étroite qu'elle ne l'est en réalité. Étant donné que le son lui semble être la forme la plus évidente de la matérialité du nom, son énoncé à ce sujet constitue une référence abrégée à toute manifestation de cette matérialité, y compris celle à laquelle Lacan fait référence comme la « marque » écrite¹²⁰. Le mot « son » comme Gardiner le remarque, « a été considéré ici comme incluant l'apparence *visible* dans l'écriture¹²¹. » Cet accent mis sur la marque apparaît le plus clairement lorsqu'il critique l'usage que fait Mill du conte d'Ali Baba dans les *Mille et une nuits*. Selon cette histoire, Morgianna, en apprenant qu'une bande de voleurs avaient placé une marque de craie sur la maison qu'ils voulaient cambrioler, ont fait la même marque

¹¹⁷ Gardiner, *Ibid.*, p. 39.

¹¹⁸ Gardiner, *Ibid.*

¹¹⁹ Gardiner, *Ibid.*, p. 45.

¹²⁰ Lacan, *L'identification*, *Op. cit.*, leçon du 20 décembre 1961.

¹²¹ Lacan, *Ibid.*

sur toutes les autres maisons de la ville ; ainsi, ils ont induit les voleurs à la confusion et mis à l'eau leur projet. Mill avait utilisé cette marque comme un analogue de la matérialité et de l'aspect insensé du nom propre écrit, mais Gardiner trouve cette comparaison inexacte¹²². Elle aurait pu être plus forte si Morgianna avait fait une marque différente sur chaque porte ; dans ce cas, chaque marque, comme le nom propre, serait distinctive. Il n'aurait dû pas suffire que les voleurs sachent que la maison sélectionnée avait été marquée ; ils auraient aussi dû connaître la spécificité du trait d'identification¹²³.

Cet accent mis sur la matérialité du nom propre n'est pas lié, comme il le sera dans le travail de Lacan, au souci du rôle du signifiant dans l'avènement du sujet ou sa capacité à l'interdire l'accès du sujet à la jouissance. Bien qu'il travaille avec une conception structuraliste de la langue, dans laquelle chaque signe, comme l'union du signifiant et du signifié, maintient sa place dans le réseau de rapports avec d'autres signes, il n'argumente pas, comme Lacan le fera plus tard, que l'articulation de la langue « efface la chose¹²⁴. » Croyant, en revanche, que la langue, « doit son existence au fait que [...] les pensées des êtres humains sont proches les unes des autres », il adopte un point de vue « purement instrumental » de son fonctionnement¹²⁵. Pour Gardiner, chaque mot sert comme un « signe », non seulement selon la définition structurale, mais aussi dans le sens de Lacan, comme un terme qui « représente quelque chose pour quelqu'un¹²⁶. » Le rôle de tels signes est de présenter « à l'esprit ce qui est nommé ou décrit », et dans ce point de vue, Gardiner manifeste une certaine parenté avec son antagoniste, Russell¹²⁷. Il ne présente pas au lecteur, à la manière de Russell, une vision

¹²² Gardiner, *Ibid.*, p. 40.

¹²³ Gardiner, *Ibid.*

¹²⁴ Gardiner, *Ibid.*, p. 39.

¹²⁵ Lacan, *Ibid.*, leçon du 6 décembre 1961.

¹²⁶ Gardiner, *Ibid.*, p. 33, 61.

¹²⁷ Gardiner, *Ibid.*, p. 65.

dans laquelle le signe maintient un lien presque édénique avec la chose à laquelle il se réfère.

Il n'insiste pas non plus, comme Lacan le fera en parlant de la « trace d'un pas » que Robinson Crusoe trouve dans le sable, sur la ressemblance imaginaire entre le signe et le producteur de ce signe. En revanche, son intérêt pour la matérialité du nom propre sera l'élément que Lacan trouvera le plus utile dans son travail. Pour Lacan, cependant, cette matérialité doit être liée non pas au « sujet au sens psychologique », comme une manifestation consciente de signes, mais au « sujet au sens structural ¹²⁸. » L'approche psychanalytique du sujet de l'inconscient doit entraîner, pour Lacan, une considération de « la naissance du signifiant à partir du [...] signe ¹²⁹. »

¹²⁸ Lacan, *Ibid.*, leçon du 6 décembre 1961.

¹²⁹ Lacan, *Ibid.*, leçon du 20 décembre, 1961.

Le nom propre, la lettre, et le signifiant

Dans « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », et dans le premier trimestre du Séminaire IX, *L'identification*, Jacques Lacan commence à faire subir au nom propre une analyse élaborée. S'appuyant moins sur les formulations de Bertrand Russell que sur les arguments de Sir Alan Gardiner concernant la matérialité du nom propre, Lacan développe une conception du nom qui se distingue radicalement de leurs analyses. Pour Lacan, le nom propre devient important quand il tente non pas de garantir le complétude de l'Autre, mais plutôt d'explorer les conséquences de l'incomplétude de ce dernier. Le nom propre est, dans ces deux textes, le point de convergence de plusieurs questions complexes. La conception de Lacan du nom propre l'amène de modifier, de plusieurs manières, ses formulations de la métaphore paternelle. Ces discussions lui permettent de développer davantage sa conception de la lettre et du signifiant, et de démontrer comment ce dernier peut « nommer » le sujet quand il le représente pour un autre signifiant.

I

Dans « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », Lacan fait référence à un rêve que Freud avait examiné dans « Les formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques » et *L'interprétation des rêves* qui, selon Lacan, a une valeur digne du pathétique de Hamlet. Dans ce rêve, « un homme qui a, autrefois, soigné son père pendant une longue et douloureuse maladie », avait « pendant les mois qui ont suivi cette mort [...] rêvé de façon répétée » que « *son père était en vie et il parlait avec lui comme autrefois. Mais en même temps il ressentait de façon extrêmement douloureuse que pourtant son père était mort, seulement il ne le savait pas*¹³⁰. » Lacan avait déjà commenté que ce rêve est investi avec tout le « pathétique dont se soutient la

¹³⁰ Sigmund Freud, « Formulations sur les deux principes du cours des événements psychique », dans *Résultats, idées, problèmes*, traduction par Jean Laplanche. (Paris: Presses Universitaires de France, 1984),

figure d'un père défunt d'y être celle d'un revenant », deux années auparavant, dans son séminaire *Le désir et son interprétation*, où il l'avait utilisé pour « illustrer la relation du sujet au signifiant ¹³¹. » Selon ce séminaire, la phrase « il ne savait pas », qui est utilisée explicitement pour faire référence au père, fait référence, finalement, au sujet de l'énonciation lui-même. Freud avait démontré que ce que le rêveur ignorait était le fait que le père « était vraiment mort [...] à la suite du vœu du rêveur », et ainsi ce rêve sert comme un excellent moyen de caractériser ce sujet, qui existe toujours dans un état d'ignorance concernant la définition de ce qu'il dit et la nature de son propre désir¹³².

Quand Lacan se réfère à nouveau à ce rêve dans *L'identification* et, dans un moindre degré, dans « Subversion du sujet », il l'utilise pour souligner l'incomplétude de l'Autre. Dans « Subversion du sujet », la mort de l'Autre et son incapacité à la reconnaître peut conduire le sujet à chercher à le soutenir en assumant cette impuissance ; prenant à son compte la mort du père, il accepte son statut de sujet qui est barré par le processus de refoulement. « Il ne savait pas [...]. Un peu plus, il savait. Ah! que jamais ceci n'arrive! Plutôt qu'il sache, que je meure ¹³³. » Dans un tel cas, le sujet, en acceptant la « mort » entraînée par le refoulement, tentera de se sacrifier pour l'Autre.

Peut être d'une façon plus importante, comme Lacan suggère dans *L'identification*, le sujet, trébuche, en approchant l'Autre, sur un élément qui ne peut pas être converti à la parole. Ce sens dont quelque chose résistera toujours à cette conversion ne fut pas toujours présent dans la pensée de Lacan. Sept ans auparavant, dans « Fonction et champ de la parole et du langage dans l'inconscient freudien », par exemple, il avait

¹³¹ Jacques Lacan, *Écrits*, *Op. cit.*, p. 802.

¹³² Sigmund Freud, *L'interprétation des rêves*, traduction par I. Mayerson, Nouvelle édition augmentée et entièrement révisée par Denise Bergon, (Paris: Presses Universitaire de France). Jacques Lacan, *Le Séminaire, livre VI, 1958-1959: le désir et son interprétation*. Leçon du 10 décembre 1958. Inédit.

¹³³ Lacan, *Écrits*, *Op. cit.*, p. 802.

décrit l'inconscient comme un « chapitre censuré » de « mon histoire », et avait dit que le but d'une analyse est de transformer tous ces éléments non assimilés en paroles ¹³⁴.

Maintenant, cependant, l'approche de Lacan est très différente; il présente un sujet qui est confronté à une impasse, « l'impuissance de l'Autre à répondre », qui surgit à cause de la « limitation [du] savoir de l'Autre¹³⁵. » Le sujet, en essayant d'énoncer et de poser des questions sur ce qu'il désire, rencontre un élément qui ne peut pas être révélé à l'Autre « en tant que lieu de la parole ». Dans le rêve du père mort, précisément parce que le rêveur ne peut pas avouer au père qu'il est mort, le savoir de ceci devient une figure de l'élément libidinal du désir et de la jouissance qui ne peut pas être cernée dans la langue. Plutôt que de fournir un signifiant qui constituerait le mot final concernant le désir du sujet, l'Autre « devient le voile, la couverture, le principe d'occultation de la place même du désir » et le désir deviendra « ce qui est caché à l'Autre par structure ¹³⁶. »

Dans la « Subversion du sujet », pour formaliser cet incomplétude structurale, Lacan fera référence à un mathème, $S(\mathcal{A})$, le « signifiant du manque dans l'Autre ¹³⁷. » Le statut de ce signifiant est radicalement différent de celui de tous les autres, et Lacan fait une esquisse brève du rapport de celui-là avec ces autres signifiants. Si « un signifiant, c'est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant », le $S(\mathcal{A})$ « sera [...] le signifiant pour quoi tous les autres signifiants représentent le sujet. » À la différence de ces autres signifiants, le $S(\mathcal{A})$ restera toujours indisponible au sujet; au lieu d'être un terme que le sujet peut utiliser dans ses paroles, ce signifiant exerce la fonction, plutôt, de créer un ensemble cohérent de divers signifiants en marquant une frontière autour d'eux. Il « ne peut être qu'un trait qui se trace de son cercle sans pouvoir y être

¹³⁴ Lacan, *Ibid.*, p. 259, 261.

¹³⁵ Lacan, *L'identification*, *Op. cit.*, 21 mars 1962.

¹³⁶ Jacques Lacan, *L'identification*, 21 mars 1962.

¹³⁷ Lacan, *Écrits*, *Op. cit.*, p. 818.

compté¹³⁸. » Selon les formulations de Lacan, le S(**A**), comme un élément de l'ensemble qui reste toujours absent au sujet, joue le rôle d'un -1 qui est intrinsèque « à l'ensemble des signifiants¹³⁹. » Il viendra occuper la place de ce que le sujet ne peut pas convertir en parole.

Cette définition de l'Autre comme incomplet soulèvera toute une série de problèmes; pour les traiter, Lacan se dirigera vers les noms propres. Ce terme semble maintenir une relation exceptionnellement étroite avec le sujet, en partie à cause, comme Lacan le remarque dans « L'instance de la lettre ou la raison depuis Freud », à travers le nom propre, la place du sujet est « déjà inscrite à sa naissance¹⁴⁰. » Ayant reçu le nom propre de ses parents, l'enfant discernera une qualité opaque dans celui-ci; ce nom indique la place de l'enfant dans le désir de l'Autre, mais le caractère exact de ce désir reste ambigu. En partie pour cette raison, le nom propre fonctionne d'une manière complexe; à la fois, il maintiendra une place à part par rapport aux autres signifiants et servira comme un paradigme de la façon dont le sujet s'identifie avec tout signifiant qui le représente. D'un côté, comme Lacan le soutient dans « Subversion du sujet », dans une situation où l'Autre est incomplet, et un élément du désir ou de la jouissance du sujet ne peut pas être converti en un discours, le nom propre prend un statut unique, car il deviendra l'incarnation de cette jouissance inassimilable. D'un autre côté, parce qu'il est un signifiant avec lequel le sujet établit une identification particulièrement forte, le nom propre peut aussi devenir un moyen, dans *L'identification*, pour examiner la fonction de « nomination » possédée par tout signifiant auquel le sujet s'identifie.

Dans « Subversion du sujet », Lacan se dirige vers le nom propre dans une tentative de caractériser les effets du S(**A**), un terme qu'il est difficile d'aborder

¹³⁸ Lacan, *Ibid.*, p. 819.

¹³⁹ Lacan, *Ibid.*

¹⁴⁰ Lacan, *Ibid.*, p. 495.

directement. Bien que le signifiant du manque dans l'Autre soit « imprononçable », ce n'est pas le cas de « son opération, car elle est ce qui se produit chaque fois qu'un nom propre est prononcé. » Confronté avec l'énoncé d'un nom commun non connu, on se demandera immédiatement, comme Jacques-Alain Miller l'a suggéré, ce que ceci signifie. On reconnaît donc l'existence de la distinction fondamentale entre l'énoncé et la signification, puisqu'on a entendu le mot sans l'avoir compris. Un tel nom commun, au lieu de posséder une définition définitive dès qu'il est énoncé, prendra une signification seulement au moyen de la définition qu'il reçoit d'une chaîne formée par les autres signifiants; après que cette chaîne a pris fin, on peut comprendre la signification de ce nouveau mot¹⁴¹. D'autre part, on comprend immédiatement ce que veut dire un nom propre parce que « son énoncé s'égale à sa signification¹⁴². ». Bertrand Russell avait défini le nom propre comme un mot qui n'est pas défini au travers de sa relation aux autres mots, et Lacan approche le nom propre en termes similaires. Le nom propre ne subit pas le processus de rétroaction par lequel une définition est conférée au signifiant, parce qu'il se rapporte plus directement à la personne que tout autre signifiant. Il « contredit » donc la définition d'un signifiant comme un terme qui représente un sujet pour un autre signifiant. En effet, comme un analogue du $S(\mathbf{A})$, il ne représente pas du tout le sujet. En revanche, il est lié au signifiant pour lequel tous les autres signifiants représentent le sujet.

Ayant établi une relation entre le nom propre et le signifiant du manque dans l'Autre, Lacan procède ensuite au calcul de la signification de celui-là et la jouissance avec laquelle il est investi. Lacan utilise le mot « signification » comme un synonyme du terme « signifié », et écrit la manière selon laquelle la signification est dérivée du signifiant au moyen d'un mathème dans lequel le signifiant est mis sur le signifié. Il

¹⁴¹ Jacques-Alain Miller, *Orientations lacaniennes*, « Extimité », (1985-1986), Inédit, 22 janvier 1986.

¹⁴² Lacan, *Ibid.*, p. 819.

utilise ensuite ce mathème comme la base d'une équation mathématique par laquelle il calcule la valeur de l'énoncé du nom propre:

$$\frac{S(\text{signifiant})}{s(\text{signifié})} = s(\text{l'énoncé}) \text{ »}.$$

Étant donné que le signifiant en question est le $S(\mathbf{A})$, il a la valeur de -1, et l'énoncé est donc égal à $\sqrt{-1}$.¹⁴³

En liant le nom propre à $\sqrt{-1}$, Lacan fait une analogie complexe, mais parfois implicite et imparfaite, qui lui permet aussi de suggérer qu'il existe un rapport entre le nom propre et le $-\Phi$. En tant que nombre imaginaire, le $\sqrt{-1}$ est « impensable » dans les termes du sens commun, et Lacan l'utilise donc comme un moyen d'examiner la contradiction incarnée par le nom propre, le signifiant qui maintient une place à part dans la chaîne¹⁴⁴. La relation entre le nom propre et la chaîne, comme Lacan l'implique, est homologue à celle entre les nombres imaginaires et les nombres réels. D'un côté, les signifiants qui représentent le sujet se suivent comme une succession de nombres positifs, et le $S(\mathbf{A})$, comme l'équivalent de -1, introduit quelque chose qui ressemble à un nombre négatif dans la série. D'autre part, les nombres imaginaires, comme le nom propre, maintiennent une position structurale très différente. Comme Lacan le suggère dans *L'identification*, quand, encore une fois, il examine $\sqrt{-1}$ en rapport avec la question de la nomination, ce qui distingue les chiffres imaginaires est précisément qu'ils contredisent les suppositions qui contrôlent les nombres réels. Aucun nombre

¹⁴³ On peut atteindre ce résultat comme suit :

$$\begin{aligned} \frac{-1}{s} &= s \\ -1 &= s^2 \\ \sqrt{-1} &= s \end{aligned}$$

¹⁴⁴ Lacan, *Ibid.*

réel, une fois « élevé au carré », ne peut produire « un nombre négatif », étant donné qu'« aucun nombre élevé au carré ne devient positif¹⁴⁵. »

La contradiction introduite par les nombres imaginaires doit être prise en compte, cependant, si la série de nombres réels doit fonctionner correctement, tout comme celle contenue dans le nom propre est inhérente à la manière dont la série de signifiants fonctionne. L'existence des nombres imaginaires devenait nécessaire à cause de l'extension de la série de nombres réels aux nombres négatifs, auxquels Lacan compare explicitement le $S(\mathbf{A})$. Ces nombres négatifs étaient eux-mêmes nécessaires afin que l'opération de soustraction soit toujours possible, même quand un nombre est soustrait d'un autre nombre qui lui est inférieur¹⁴⁶. Comme Bertrand Russell le remarque à ce sujet, puisque « le carré d'un nombre négatif est positif, un nombre dont le carré est négatif doit être une nouvelle sorte de nombre¹⁴⁷. Le nombre imaginaire, en possédant une racine carrée négative, viole la manière par laquelle les nombres réels fonctionnent. Ce nouveau genre de nombre devient donc le lien d'une contradiction nécessitée par les exigences de la série des nombres.

Le nom propre, en occupant la place d'un signifiant qui contredit la définition de Lacan du signifiant, possède une qualité qui, comme le nombre imaginaire, est *impensable* dans les termes du sens commun¹⁴⁸. « C'est ce qui manque, un sujet pour se penser épuisé par son *cogito* ; il est un élément de la psyché qui plutôt qu'être transparent quand placé sous le microscope de la conscience de soi, restera opaque¹⁴⁹.

¹⁴⁵ Lacan, *L'identification*, *Op. cit.*, 10 janvier, 1962.

¹⁴⁶ Russell, *Introduction à la philosophie mathématique*, *Op. cit.*, p. 153.

¹⁴⁷ Russell, *Ibid.*

¹⁴⁸ L'analogie entre la série des signifiants et celle des nombres, au moins comme elle a été reconstruite ici, est imparfaite à cause du statut du $S(\mathbf{A})$. Le signifiant est assimilé explicitement à un nombre négatif, qu'on conçoit comme réel; il possède, cependant, toutes les qualités structurales attribuées au nom propre, qualités qui conduisent Lacan à comparer ce dernier aux nombres imaginaires. Comme le nom propre, le $S(\mathbf{A})$ est un signifiant qui doit rester à l'extérieur de la définition du signifiant qui représente le sujet pour un autre signifiant.

¹⁴⁹ Lacan, *Écrits*, *Op. cit.*, p. 819.

La source de cette opacité est la jouissance avec laquelle le nom propre, à la différence des autres signifiants, est investi. Dans une tentative de définir la nature de cette jouissance, Lacan établit un rapport structural entre le nom propre et le $-\Phi$. Ce dernier maintient une relation avec l'image spéculaire tout comme le nom propre maintient avec la série de signifiants. Il donne donc à la $-\Phi$ la valeur de $\sqrt{-1}$ et le définit en termes d'un paradoxe qui lui permettra, dans *L'Identification*, séminaire qui aborde le thème de la nomination, de le lier à une conception spécifique du sujet. Dans « Subversion du sujet », et le travail qu'il a produit pendant les deux années suivantes, Lacan définit le $-\Phi$ en termes d'une jouissance « autiste » et auto-érotique qui, néanmoins, deviendra attachée à la fonction symbolique¹⁵⁰. Bien que l'image spéculaire « soit le canal que prend la transformation de la libido du corps vers l'objet, [...] une partie » de cette libido « reste préservée de cette immersion¹⁵¹. » Le pénis devient le lieu d'une « réserve libidinale », où sont investis les éléments de la libido « qui ne s'investissent pas au niveau de l'image spéculaire »¹⁵².

La libido contenue à l'intérieur de $-\Phi$ est séparée de celle de l'image spéculaire par la différence structurale radicale entre ces deux éléments ; le précédent est marqué par un « fantasme de caducité » — le mouvement de tumescence à détumescence qui marque la limite de cette jouissance auto-érotique — qui contraste fortement avec la constance et la complétude de l'image spéculaire.

Le $-\Phi$ se positionne au dehors de l'image spéculaire, tout comme le nom propre se distingue des signifiants ordinaires qui représentent le sujet ; à cause de cette similitude, Lacan lui donne aussi la valeur de $\sqrt{-1}$ et lui permet ainsi d'indiquer la nature de la jouissance qui est intrinsèque à l'énoncé du nom propre. Celui-ci, qui maintient une liaison plus intime et directe avec le sujet que tout autre signifiant,

¹⁵⁰ Jacques Lacan, *Le Séminaire, livre X, 1962-1963: L'angoisse*, Inédit, 5 décembre 1962.

¹⁵¹ Lacan, *Écrits, Op. cit.*, p. 822.

¹⁵² Lacan, *Ibid.* ; *L'angoisse, Op. cit.*, 5 décembre 1962.

devient le signifiant qui contient en lui la jouissance qui a quelque chose de l'« auto-érotique » qui caractérise le $-\phi$. En même temps, cependant, une autre caractéristique de $-\phi$ deviendra cruciale pour les formulations ultérieures de Lacan : le $-\phi$ est défini en termes d'une insuffisance radicale qui le conduit à s'attacher à l'Autre et à la Loi. Lacan définit la jouissance de $-\phi$ en relation avec sa rencontre inévitable avec « une barrière presque naturelle » créé par le principe de plaisir, qui « apporte à la jouissance des limites » au nom du principe d'homéostasie¹⁵³. Ce principe ordonne qu'une fois que la tension atteint un certain niveau, elle trouve un répit ; ce principe agit afin de limiter la puissance et la durée de la jouissance. Cette même limitation, qui est incorporée à la jouissance auto-érotique, permet au $-\phi$ d'être lié à la fonction symbolique, car le principe d'homéostasie rend possible l'avènement de la loi et la prohibition de la jouissance.

Lacan décrit ainsi une série de relations entre $S(\mathbf{A})$, le nom propre, $-\phi$, et $\sqrt{-1}$. Comme Jacques-Alain Miller l'a suggéré, ces formulations constituent une révision fondamentale de la métaphore paternelle ; cette dernière, que Lacan écrit comme :

$$\frac{\text{Nom-du-Père}}{\text{Désir de la Mère}} \cdot \frac{\text{Désir de la Mère}}{\text{Signifié au sujet}} \rightarrow \text{Nom-du-Père} \left(\frac{A}{\text{Phallus}} \right),$$

articule, dans le cadre d'une conception de l'Autre comme complet, le rapport entre deux termes auxquels il donnera plus tard la valeur de $\sqrt{-1}$: le phallus et le sujet. Ces deux éléments seront liés par le biais de l'identification imaginaire du sujet au phallus, et ensuite, ils achèveront un rapport au symbolique en s'identifiant au Nom-du-Père¹⁵⁴. Dans « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », Lacan définit le sujet comme réel ; il maintient une « ineffable et stupide existence » qui le « forclot » de tout autre système de relations imaginaire et

¹⁵³ Lacan, *Écrits*, *Op. cit.*, p. 821.

¹⁵⁴ Lacan, *Ibid.*, p. 557.

symbolique, dans lequel il ne peut entrer qu'à travers un processus d'identification¹⁵⁵. Ainsi il le fait d'abord par le biais d'une identification imaginaire avec le « désir de la mère », qui sera lui-même signifié par « l'image phallique ». Dans le schéma R, Lacan écrit ce dernier comme Φ , plutôt que $-\Phi$, puisqu'il ne le définit pas comme l'élément impossible qui est absent de l'image spéculaire, mais comme l'objet du désir de la mère¹⁵⁶. L'enfant comme sujet, dépendant de l'amour de la mère et désirant « son désir », « s'identifie à l'objet imaginaire de ce désir en tant que la mère elle-même le symbolise dans le phallus¹⁵⁷. » Le sujet, étant donc entré dans le système par le biais de cette identification imaginaire, peut achever une relation avec le signifiant lorsque le phallus imaginaire s'identifie au Nom-du-Père.

Selon la métaphore paternelle, et en contraste à l'enseignement ultérieur de Lacan, le signifiant du Nom-du-Père établit une forme élémentaire d'ordonner, et garantit la stabilité et la complétude de l'Autre. Ce signifiant, comme Lacan le suggère dans son séminaire, *Les psychoses*, implique un lien étroit entre le patronyme et le principe de descente ; le Nom-du-Père, en inscrivant une ligne de « descendance de mâle à mâle », introduit « une ordination dans la lignée, la série des générations ». Il crée donc « un ordre mathématique, dont la structure est différente de l'ordre naturel » et marque la complétude de l'Autre¹⁵⁸. Le problème d'« Une question préliminaire » est gouverné non pas par la question de la relation du névrosé au savoir mais par celle de la forclusion de la loi symbolique ; le Nom-du-Père devient le signifiant dans l'Autre qui garantit l'existence de cette loi¹⁵⁹. Si le Nom-du-Père n'est pas forclos, l'Autre est

¹⁵⁵ Lacan, *Ibid.*, p. 549-551. Voir aussi Jacques-Alain Miller, *Orientation lacanienne* (Extimité) 22 janvier 1986, (inédit).

¹⁵⁶ Lacan, *Ibid.*, p. 552-553.

¹⁵⁷ Lacan, *Ibid.*, p. 554.

¹⁵⁸ Jacques Lacan, *Le Séminaire, livre III : Les Psychoses, 1955-1956*. Texte établi par Jacques-Alain Miller (Paris : Éditions du Seuil, 1981), p. 360. Voir aussi les commentaires de ce passage par Erik Porge, *Les noms du père chez Jacques Lacan : Ponctuation et problématiques* (Toulouse : Éres, 1997), p. 32.

¹⁵⁹ Lacan, *Ibid.*, p. 578.

complet. Cette qualité de totalité est suggérée par la formule de la métaphore qui sert comme la base de l'élaboration de Lacan de la métaphore paternelle. Selon cette formule, la place qui sera prise par l'Autre dans la métaphore paternelle est occupée par un 1 :

$$S \left(\frac{1}{s} \right) \text{ Nom-du-Père } \left(\frac{A}{\text{Phallus}} \right) .^{160}$$

Cette valeur numérique implique que l'Autre est caractérisé par une certaine stabilité. Quand on multiplie un signifiant par cette valeur, le produit ne sera pas un nombre imaginaire « *impensable* ». Le produit est plutôt le signifiant lui-même, puisque la multiplication de celui-ci par 1 ne modifie pas son identité.

Les formulations dans « Subversion du sujet », comme Jacques-Alain Miller l'a soutenu, ont le statut d'une « seconde métaphore paternelle ¹⁶¹. » Pour cette nouvelle métaphore, au lieu d'écrire une formule qui met l'Autre complet sur un phallus qui n'est pas marqué par une négation, Lacan juxtapose le S(**A**) et le - ϕ .

$$\frac{S(\mathbf{A})}{-\phi} .$$

Cette métaphore peut aussi être écrite en valeurs numériques comme

$$\frac{-1}{\sqrt{-1}} .$$

Selon cette nouvelle construction, l'Autre a été rendu incomplet, et un nombre négatif a remplacé le nombre positif. Le phallus, en retour, au lieu d'être l'objet du désir de la mère, est la place d'une « barrière presque naturelle » à la jouissance¹⁶².

¹⁶⁰ Lacan, *Ibid.*, p. 557.

¹⁶¹ Miller, *Ibid.*, 5 février 1986.

¹⁶² Miller, *Ibid.*, 22 et 29 janvier, 5 février 1986.

II

Les discussions de Lacan, relatives au nom propre dans *L'Identification*, s'efforcent de rectifier les énoncés dans « Subversion du Sujet » qui ne semblaient pas tout à fait satisfaisants. Il essaie de développer le savoir psychanalytique de façon dont le sujet s'identifie au signifiant. L'incomplétude de l'Autre permet, comme une de ses conséquences, une distinction rigoureuse entre le sujet et le signifiant. Plutôt qu'être identique au signifiant, le sujet barré peut être défini comme une place vide — § — qu'aucun signifiant ne peut incorporer convenablement. Ce sujet peut seulement être représenté, plus ou moins provisoirement, pour un autre signifiant, et dans *L'identification*, Lacan explorera quelques conséquences de cette situation. Définissant le nom propre comme une « lettre » qui représente le sujet absolument, plutôt que pour un autre signifiant, il utilisera ce nom pour explorer le statut des premiers signifiants qui apparaissent dans la vie psychique. Cependant, il utilisera aussi le nom propre pour jeter une lumière sur la manière dont le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant. Il se demande si les signifiants qui représentent le sujet dans une articulation signifiante ont aussi une fonction de « nomination » dont la nature peut être explorée par le biais d'une comparaison avec le nom propre. De telles considérations conduiront Lacan à distinguer le signifiant de la lettre et du signe et à offrir une analyse complexe des interrelations entre ces trois termes. Cette étude fournira une révision significative non seulement de formulations concernant le nom propre dans « Subversion du sujet » mais aussi de la métaphore paternelle.

Le « trait unaire » est le terme que Lacan utilise pour démontrer cette conception de l'identification du sujet au signifiant. Il développe cette analyse par le biais d'une lecture de la discussion de Freud du deuxième type d'identification dans « Psychologie des masses et analyse du moi ». Cette forme d'identification apparaît lorsque le sujet, frustré dans sa demande d'amour, passe de l'amour de son objet à une régression à

l'identification à ce même objet. Cette identification subite « est [...] extrêmement limitée et emprunte seulement un trait unique à la personne-objet. » Freud, afin de donner un exemple de ce trait, fait référence à la toux de Dora emprunté à son père¹⁶³. Ce trait seul, le « *Einzer Zug* », que Lacan appelle le trait « unaire » pour souligner son statut d'élément d'une série comptable, devient, dans son analyse, le modèle de la manière dont un signifiant entre dans le réel par intrusion et devient un terme auquel le sujet peut s'identifier. Un tel signifiant, pris séparément, n'a pas de sens comme tel ; en revanche, il est le support d'une « différence pure », et « introduit cette différence [...] dans le réel. » Le résultat de cette introduction sera l'« élimination des différences qualitatives. » Ces différences sont réduites « à un schème simplifié ». Le trait unaire est une unité comptable et sert de notation pour une « chose », mais il échoue à capturer l'immédiateté de l'objet de perception, une immédiateté qui semble porter en elle un petit élément de jouissance¹⁶⁴. »

Cette immédiateté disparaît à chaque fois qu'on crée une liste. Un chasseur préhistorique, par exemple, en faisant une trace sur un os, a noté qu'il avait tué un animal ; en faisant une deuxième trace, il aurait enregistré sa chasse d'un deuxième animal, et cet usage du trait unaire crée donc la possibilité d'établir une série qui peut être comptée en termes d'une caractéristique particulière : la mise à mort de chaque proie. Dans cette série, les caractéristiques spécifiques et qualitatives des animaux tués n'ont aucune importance. L'intérêt n'est pas dans le fait que le premier animal soit une biche et le deuxième un cerf, car ils sont dépourvus de leurs caractéristiques spécifiques afin d'être comptés comme éléments dans la série des animaux tués par le chasseur¹⁶⁵.

¹⁶³ Sigmund Freud, « Psychologie des masses et analyse du moi », dans *Oeuvres complètes, psychanalyse*, volume XVI, 1921-1923. Direction de la publication par André Bourguignon et Pierre Cotet. (Paris: Presses Universitaire de France, 1991), p. 36.

¹⁶⁴ Lacan, *Ibid.* L'usage de Lacan du terme, la "chose", dans *L'identification* est plus en consonance avec son traitement « phénoménologique » antérieur du mot comme le meurtre de la chose qu'avec la définition de ce terme, dans *L'éthique de la psychanalyse*, comme un élément qui existe au-delà du principe de plaisir. Pour une discussion récente de la Chose, voir Jacques-Alain Miller, *Orientations lacaniennes* (« Le Partenaire - Symptôme 14 janvier 1998 »), (Inédit.)

¹⁶⁵ Lacan, *L'identification*, *Op. cit.*, 6 décembre 1961.

Cet effacement de la chose apparaît non seulement dans ce simple usage du trait unaire, mais aussi dans les emplois plus complexes de celui-ci ; tout au long de ce séminaire, Lacan prendra soin d'élaborer les conséquences de son énoncé selon lequel le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant, une formulation qui engendre, à la fois, des conséquences radicales pour l'objet réfèrent et l'utilisateur du langage. Il oppose cette formulation, par exemple, à sa définition du signe, dont la fonction est « de représenter quelque chose pour quelqu'un ». Ce signe est un mélange de l'imaginaire et du réel ; il ressemble physiquement à ce qu'il représente et a aussi le statut d'une marque faite par cette chose. La « trace d'un pas » que Robinson Crusoe rencontre dans le sable, par exemple au lieu d'effacer la chose, porte une ressemblance physique au pied qui a laissé une empreinte de celui-ci dans le sable.

Le signifiant, d'un autre côté, ne renvoie pas directement à l'objet extérieur ; en revanche, il sera lié à un autre signifiant, et comme un résultat de cette articulation dans la chaîne, « le rapport du signe à la chose est effacé ». Comme une vague qui efface la trace du pied, la chaîne signifiante nie la chose ; le mouvement du signe au signifiant implique un changement de la « trace d'un pas » au « pas de trace », car dans le dernier cas, le « pas » ne sert pas pour faire référence à un objet extérieur, mais, « comme instrument de la négation ». Le « pas » a donc un effet sur l'opération linguistique qui incorpore dans une forme pure l'acte de l'effacement que le système du signifiant pratique en général sur la chose¹⁶⁶.

Si le signe est un mélange de l'imaginaire et du réel, le trait unaire est un « mixte » du symbolique et du réel et le signifiant est seulement son aspect symbolique. L'autre aspect est la lettre, qui sert comme « le support du signifiant », mais qui, contrairement à ce dernier, n'efface pas la chose¹⁶⁷. En revanche, en sa qualité matériel du trait unaire, la lettre est son versant réel plutôt que symbolique.

¹⁶⁶ Lacan, *Ibid.*

¹⁶⁷ Lacan, *Ibid.* Geneviève Morel a décrit le trait unaire comme un « mixte » dans « Identification et nomination », cours dans le cadre de la Section clinique de Paris, Saint-Denis, le 1 avril 1998.

En 1957, dans « L'instance de la lettre », Lacan avait défini la lettre comme « la structure essentiellement localisée du signifiant¹⁶⁸. » Les lettres sont les éléments constituants qui composent le signifiant. C'est le matériau, et afin de souligner leur matérialité, il les liera aux caractères mobiles d'un journal imprimé¹⁶⁹. Dans *L'identification*, il utilisera le nom propre comme une façon de renforcer sa conception de la lettre une étape plus loin. En réalisant ce but, il trouve particulièrement utile l'argument de Sir Alan Gardiner selon lequel, lorsqu'un nom propre, comme opposé à d'autres termes, est prononcé, « l'accent est mis sur le matériel sonore comme tel¹⁷⁰. » Essayant de rectifier l'insistance sur l'attitude consciente de l'énonciateur, à l'égard des mots qu'il prononce, et pour développer ses références allusives à l'importance de la marque écrite, il rappelle un événement au sujet duquel le linguiste anglais, en tant qu'auteur d'une grammaire égyptienne, ne pouvait pas ignorer¹⁷¹. Champollion fut capable de déchiffrer les hiéroglyphes, car la pierre de Rosette n'a pas traduit les noms de Cléopatra et Ptolémée. Ce qui « distingue un nom propre, c'est que, d'une langue à l'autre, ça se conserve dans sa structure ». La « structure sonore » devient cruciale non pas parce qu'elle est présente dans la conscience de l'énonciateur, mais « en raison de l'affinité du nom propre à la marque¹⁷². » Ce qui distingue le nom propre est sa capacité de créer un lien entre l'émission sonore et la marque écrite, et en faisant cela, il présente la matérialité de la lettre¹⁷³.

¹⁶⁸ Lacan, *Écrits*, *Op. cit.*, p. 501.

¹⁶⁹ Lacan, *Ibid.* Voir aussi le commentaire de Jacques-Alain Miller dans « L'écrit dans la parole », *Les feuillets de Courtil*, n°12, p. 13-14.

¹⁷⁰ Lacan, *L'identification*, *Op. cit.*, 20 décembre 1961.

¹⁷¹ Sir Alan H. Gardiner, *Egyptian Grammar*, (Oxford : Oxford University Press, 1950-1954).

¹⁷² Lacan, *Ibid.*

¹⁷³ Un des fils conducteurs des méditations compliquées de Lacan sur les origines de l'écriture, est la tentative de préciser les façons diverses dont la transition d'un signe pictographique à un signifiant, qui est articulé aux autres signifiants, permet à la lettre d'émerger. Quand un pictographe est adapté pour écrire un mot qui possède une prononciation similaire, il devient aussi une lettre, puisque son caractère, comme marque écrite, devient lié à une émission sonore particulière. À ce moment-là, la matérialité qui avait été présente dans le signifiant dès l'origine, mais qui avait été voilée par la ressemblance imaginaire du signe à un objet de la perception se manifeste. Voir Lacan, *Ibid.*

Le nom propre est donc à situer sur le versant de la lettre, mais cette précision n'épuise pas la question de la relation entre le trait unaire et le processus de la nomination ; elle ne fournit pas non plus le mot final concernant l'utilité du nom propre comme le moyen d'investigation du processus. Le nom propre, au premier abord, précisément parce qu'il indique quelque chose de la nature de la lettre, peut éclairer la relation entre le sujet inconscient de l'énonciation et certaines lettres qui viennent le représenter. Ce qui permet donc à Lacan d'« interroger . . . ce qu'il est en ce point radical, archaïque, qu'il nous faut, de toute nécessité, supposer à l'origine de l'inconscient ». Ce trait originaire, en s'attachant au sujet, et le représentant absolument plutôt que pour un autre signifiant, devient « le nom de ce qu'il est en tant que sujet de l'énonciation ». Ce trait maintiendra une relation complexe à la chaîne signifiante; d'un côté, en agissant comme l'élément auquel les autres signifiants peuvent s'attacher, il deviendra le noyau d'une telle chaîne: « [d]ans l'acte d'énonciation il y a cette nomination latente qui est concevable comme étant le premier noyau comme signifiant de ce qui ensuite va s'organiser comme chaîne tournante [...] de ce centre, ce coeur parlant du sujet que nous appelons l'inconscient¹⁷⁴. »

D'autre part, les caractéristiques de ce trait comme nom sont cachées par le mouvement sans cesse en avant de la chaîne, un mouvement dans lequel chaque signifiant doit céder continuellement sa place au prochain. « [E]n tant que le sujet parle, il ne peut faire que de s'avancer toujours plus avant dans la chaîne », et ce mouvement cache ce qui est important au niveau de l'énonciation où « le nom de ce qu'il est en tant que sujet de l'énonciation est éliminé »¹⁷⁵.

Cette capacité de nommer le sujet, comme Lacan le suggère, ne s'étend pas seulement aux premiers traits qui l'avaient capturé; de nouveaux traits peuvent sans cesse devenir le nom du sujet. « C'est pour en tant, et pour le moindre de ses paroles,

¹⁷⁴ Lacan, *Ibid.*, 10 janvier 1962.

¹⁷⁵ Lacan, *Ibid.*

que le sujet parle, qu'il ne peut faire que de toujours une fois de plus se nommer sans savoir de quel nom¹⁷⁶.»

Pour jeter une lumière sur l'interaction entre la lettre et le signifiant enchaîné, Lacan abordera le *cogito* cartésien.¹⁷⁷ En supprimant le « donc » qui joint le « je pense » et le « je suis », il transforme ces deux énoncés en une série mathématique et un moyen de concevoir le rapport entre, d'un côté, le sujet, et de l'autre, le signifiant. En proposant de considérer le « je suis », « non pas comme [la] conséquence, comme [la] détermination ontologique », mais comme le signifié du « je pense », il écrit les deux énoncés comme :

$$\frac{\text{Je pense}}{\text{Je suis}} \cdot$$

Le rapport entre ce signifié et ce signifiant est celui de l'identification, parce que le « je pense » joue un rôle d'un trait unaire qui existe dans le préconscient; ce « je pense » peut ainsi représenter le « je suis », qui est au lieu du sujet inconscient de l'énonciation. Lacan examine la liaison entre ces deux énoncés dans une tentative de théoriser « la naissance du sujet », une naissance pour laquelle l'acte de nomination joue un rôle crucial parce que « le sujet est ce qui se nomme¹⁷⁸. »

Le « je pense », en tant que représentant de l'unité comptable, se donne la valeur d'un, et le sujet sera assigné par celui de $\sqrt{-1}$. Ce sujet, tout au long de la présentation du schéma cartésien par Lacan, n'est pas traité comme le sujet barré, $\$$, un terme qui, comme Lacan l'indiquera dans le Séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, est « constitué comme second par rapport au signifiant », et apparaît dans cette forme seulement lorsque l'articulation du trait unaire avec le

¹⁷⁶ Lacan, *Ibid.*

¹⁷⁷ Pour une discussion du traitement de Lacan du *cogito* dans *L'identification*, voir Guy Le Gaufey, *L'incomplétude du symbolique* (Paris: E.P.E.L., 1991), p. 177-186.

¹⁷⁸ Lacan, *Ibid.*

signifiant binaire produit un effet d'*aphanasis*¹⁷⁹. » En revanche, le sujet dont Lacan parle dans une grande partie de ce passage, sera celui qui préexiste à toute représentation et est la condition qui permet au trait unaire et au nom propre de s'enraciner dans la psyché. Ce qui est en question est, « le sujet d'avant toute nomination » ; ce sujet est « ce qu'il y a au départ pour que puisse se produire l'identification de ce 'je pense' ».

Les caractéristiques d'un tel sujet sont, comme Lacan le suggère, mystérieux et « inconnu » ; en lui donnant la valeur de $\sqrt{-1}$, cependant, Lacan le relie avec le $-\Phi$, « la fonction imaginaire du phallus » comme nié. Il suggère donc quelques raisons pour expliquer pourquoi le sujet s'attacherait au trait unaire. En relation avec $-\Phi$, Lacan employait $\sqrt{-1}$ comme un moyen de concevoir une jouissance auto-érotique qui est vouée à s'attacher à la loi comme un résultat de sa rencontre avec le principe d'homéostasie ; ce dernier est une barrière qui, en mettant une limite à l'excitation, crée un sens d'insuffisance qui conduira finalement le $-\Phi$ de se lier au système du signifiant. Le « sujet » en question, vaguement décrit dans ce passage, est une instance mentale gouvernée par le même principe ; consciente de l'insuffisance de la jouissance auto-érotique, le sujet se lie par le processus d'identification à un signifiant qui le « nomme¹⁸⁰. »

On peut écrire la relation entre le « je pense » et le « je suis » comme une figure mathématique :

$$\frac{1}{\sqrt{-1}},$$

et comme telle, cette relation nécessite la comparaison non seulement avec les calculs par lesquels Lacan a défini le nom propre dans « Subversion du sujet », mais aussi avec

¹⁷⁹ Jacques Lacan, *Le séminaire, livre XI: Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Texte établi par Jacques-Alain Miller (Paris: Éditions du Seuil, 1973), p. 129.

¹⁸⁰ Lacan, *L'identification, Op. cit.*, 10 janvier 1962.

la métaphore paternelle. La seconde « métaphore paternelle » présente un rapport entre l'Autre incomplet d'un côté, et le nom propre et le $-\phi$ de l'autre. Jacques-Alain Miller l'écrit, en valeurs numériques, comme :

$$\frac{-1}{\sqrt{-1}} .$$

Ce schéma a le statut d'un changement d'accent. Acceptant l'incomplétude de l'Autre, il accentue, néanmoins, non pas ce dernier mais le principe de comptabilité établi par le trait unaire, et il fait ceci, en partie, pour fournir une formulation plus satisfaisante de la relation entre le nom propre et l'expression lacanienne selon laquelle le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant. Le nom propre semble, d'une manière plus intime que la plupart des signifiants, représenter le sujet, même si sa relation avec l'articulation signifiante reste problématique. Néanmoins, selon les termes avec lesquels Lacan avait défini le nom propre dans « Subversion du sujet », ce dernier ne représente pas du tout le sujet. En donnant la valeur de 1 au trait unaire et au nom propre, et en changeant $\sqrt{-1}$ du nom au sujet, Lacan permet que le premier terme représente le second.

La relation entre le schéma cartésien et la forme classique de la métaphore paternelle est plus complexe. Le résultat de la métaphore paternelle, que Lacan écrit comme :

$$\text{Nom-du-Père} \left(\frac{\text{Autre}}{\text{phallus}} \right) ,$$

situe, dans le nominateur, le Nom-du-Père comme le signifiant dans l'Autre qui maintient la place de la loi, et, dans le dénominateur, le $-\phi$. Le dénominateur de la métaphore paternelle, ainsi que le schéma cartésien, établissent, malgré la différence radicale dans la manière dont ces termes sont définis et liés à l'autre, un rapport entre le phallus et le sujet. Selon le schéma de 1962, le $-\phi$ et le sujet sont liés par un rapport

commun et structural, alors que dans la métaphore paternelle, le Φ se lie au sujet par les moyens de l'identification imaginaire de ce dernier avec l'objet du désir de la mère. Dans la nominateur, la transition de la métaphore paternelle au schéma cartésien implique un mouvement du principe de descendance qui gouverne l'ordre de la lignée mâle — et qui est donc lié spécifiquement au patronyme — au trait unaire. Ce dernier, malgré son statut en tant qu'unité comptable, qui a effacé les attributs qualitatifs de la chose, peut atteindre et transmettre les éléments de la particularité du sujet plus profondément que le Nom-du-Père, tout du moins tel que ce signifiant a été formulé dans le séminaire sur les psychoses et dans « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose ». En tant que nom propre, le trait unaire transmet — moyennant une série de lettres qui différencie une personne de tous les autres membres de sa famille — quelque chose de la spécificité de chaque sujet.

La préoccupation centrale de Lacan dans ce passage, cependant, n'est pas la manière dont ses formulations constituent une révision de son travail précédent. Il s'agit plutôt pour lui de faire proliférer le « je pense » et le « je suis » en une longue chaîne afin d'examiner l'interrelation complexe entre la représentation du signifiant du sujet pour un autre signifiant et la représentation « absolue » de la lettre du sujet¹⁸¹. Lacan suggère que le « je pense » et le « je suis » prolifèrent à cause de la qualité intermittente que la formulation cartésienne confère à la pensée et à l'être. Seulement en continuant la chaîne de pensées, on peut continuer à saisir sa propre existence à travers l'acte de penser, et donc être assuré incessamment de posséder l'être qui est indissolublement lié à chaque « je pense ». « Je pense que je ne peux faire qu'être un *pensêtre* ou un *êtrepensant* » qu'en multipliant les occurrences du « je pense », une série que Lacan énonce en forme de « *je pense que je pense que je suis* », mais qui apparaît dans une version plus précise quand il l'écrit. Étant donné que chaque « je pense » porte en

¹⁸¹ Dans un commentaire de « Subversion du sujet », Jacques-Alain Miller a suggéré que le nom propre représente « absolument » le sujet. *Orientation lacanienne*, Op. cit., 29 janvier 1986.

lui son propre « je suis », même si cette dernière expression n'est pas suffisante pour fournir au penseur une certitude de sa propre existence qui le satisfasse plus qu'un moment, la série de pensées est écrit plus précisément comme suit:

$$\begin{array}{c} \textit{Je suis} \leftarrow \textit{Je pense} \\ \hline \textit{Je suis} \leftarrow \textit{Je pense} \\ \hline \textit{Je suis} \leftarrow \textit{Je pense, etc.} \end{array} \quad ^{182}$$

Une fois que le « je pense » et le « je suis » prolifèrent dans une série, celle qui permet à Lacan de théoriser la structure de la chaîne signifiante et la représentation de l'énonciation, certaines questions commencent à se manifester. Sous le mouvement constant et en avant de la chaîne, un mouvement par lequel une succession interminable de nouveaux signifiants vient s'installer à la place du « je pense », est-ce que certaines relations sont-elles continuellement répétées? Lorsque le sujet devient représenté par un signifiant qui s'articule dans une chaîne, est-ce qu'il subit une modification fondamentale dans sa structure? Est-ce que le sujet est barré—ce sujet qui avait préalablement existé « avant toute nomination »—et donc détruit, d'une manière qui serait en quelque sorte similaire à la manière dont la chose, comme « la trace de pas », avait été effacée par l'action de négation de la chaîne signifiante? Est-ce qu'il s'arrange pour réapparaître, au contraire, et s'il en est capable, quelle est la relation entre sa renaissance constante et l'avènement du sujet barré, qui est représenté par un signifiant pour un autre signifiant? Quelles conséquences aurait une telle modification de statut du sujet sur le nom propre et le rôle du trait unaire dans l'acte de nomination? Si la fonction de nomination est intimement liée au statut de la lettre, dans ce cas, les signifiants dans la série — ceux qui agissent indiscutablement pour représenter le sujet pour un autre signifiant — sont nécessairement empêchés de fonctionner en tant que « noms »?

¹⁸² Lacan, *Ibid.*

Pour commencer à fournir les réponses provisoires à ces questions, Lacan avance ce qu'il avait préparé lorsqu'il en assignant les valeurs numériques à la fois au trait unaire et au sujet : il transforme la chaîne proliférante composée des instances du « je pense » et du « je suis » en une série mathématique. Une telle étape s'harmonise avec la conception de l'inconscient comme une série d'inscriptions logico-mathématiques, une conception qui avait été présente dans sa pensée depuis sa tentative de formaliser le jeu des pairs et impairs en 1955. En 1962, d'une manière moins élaborée que pour sa présentation de la façon dont une série de coups de dès peut permettre d'établir un syntaxe logique, il examine les qualités mathématiques de la chaîne signifiante pour clarifier la relation entre le sujet et le signifiant¹⁸³. Ce qui est en question ici est une tentative de situer et de spécifier une série de relations fondamentales de la psyché, relations qui pourraient être obscurcies par l'apparition constante de nouveaux signifiants dans une chaîne proliférant sans fin.

Remplaçant le « je pense » par 1 et le « je suis » par le $\sqrt{-1}$, il écrit la chaîne signifiante comme une série mathématique ; le moment initial de la chaîne, au moment où le sujet originaire s'accompagne du trait unaire mais ne devient pas son signifié, peut s'écrire :

$$\sqrt{-1}+1 .$$

Dans un deuxième moment, ces deux termes mathématiques se répètent ; un deuxième $\sqrt{-1}$ apparaît et s'attache directement à l'un préexistant, qui est son signifiant, et qui se joint par un deuxième 1 :

$$\frac{\sqrt{-1}+1}{\sqrt{-1}+1} .$$

L'apparition de ce nouveau couple de termes dans le dénominateur permet à Lacan de diviser les nombres précédents. La division ne marque pas, cependant, la fin

¹⁸³ Jacques Lacan, *Le Séminaire, livre II, 1954-1955: le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse, 1954-1955*. Texte établi par Jacques-Alain Miller, (Paris: Éditions du Seuil, 1978), p. 211-228.

de la série, car une troisième paire de termes apparaît, et sera utilisée pour diviser ce qui avait existé auparavant ; la répétition de cette série, comme celle de la chaîne signifiante, dont il possède les caractéristiques, est, en principe, infinie :

$$\frac{\sqrt{-1}+1}{\frac{\sqrt{-1}+1}{\frac{\sqrt{-1}+1}{\sqrt{-1}+1}, \text{ etc.}}} \quad 184$$

Le processus infini, que sa conversion à une série mathématique permet à Lacan de suggérer, est gouverné par certaines régularités, car la division effectuée sur les nombres précédents par chaque nouveau $\sqrt{-1}$ et 1 apparaissant dans les dénominateurs produira une série périodique ; trois résultats constants, qui seront toujours répétés dans le même ordre, apparaissent. Le premier de ses résultats, que Lacan écrit maintenant en substituant à $\sqrt{-1}$ la lettre i , qui représente, par convention, les nombres imaginaires, est $i + 1$; il démontre ce résultat comme « le point d'énigme où nous sommes pour nous demander quelle valeur nous pourrions donner à i pour connoter le sujet » qui est détaché de tout trait unaire qui le nommera.

Le deuxième résultat, qui apparaît lorsqu'un deuxième $i + 1$ apparaît et divise le chiffre précédent, 1 :

$$\frac{i+1}{\frac{i+1}{1}},$$

peut être écrit comme :

$$\frac{i+1}{2}.$$

À ce moment, le sujet qui vient d'apparaître dans le dénominateur est, pour la première fois dans la série, représenté par un signifiant pour un autre signifiant, et la conséquence du nouveau statut du sujet est donc la manifestation d'une valeur

¹⁸⁴ Lacan, *L'identification*, *Op. cit.*, 10 janvier 1962.

numérique tout à fait différente. Comme Lacan le remarque, lorsque le sujet devient le « signifié justement de cette addition de lui-même » au signifiant avec lequel il s'identifie, l'effet est « de le *splitter*, de le diviser en deux, de faire qu'il ne reste qu'une moitié. . . de ce qu'il y avait en présence ». Le troisième et le dernier de ces nombres consécutifs sera 1, le nombre qui est la valeur du trait unaire et qui agit comme « une sorte de confirmation de boucle », car il est la « fameuse unité » qui a permis au sujet de se lier à la chaîne signifiante¹⁸⁵.

Ce schéma fournit donc une manière de comprendre le rapport entre le sujet, le trait unaire, qui est son nom propre, et le signifiant, qui le représente pour un autre signifiant. Selon ce schéma, le premier « je suis » et « je pense »,

Je suis ← Je pense,

reproduit le moment où le sujet originaire rencontre un trait unaire qui ne le représente pas. Ce trait sera capable, plus tard, de s'attacher au deuxième avènement du sujet, qui deviendra donc son signifié; le trait donne un « nom » au sujet. Lorsque le deuxième « je suis » apparaît, son lien avec le trait unaire produira un effet d'aliénation qui le privera de la jouissance qui se trouve dans le $\sqrt{-1}$. Cet effet, cependant, n'a pas lieu immédiatement, car au début, le sujet, en se liant avec le « je pense », trouvera dans ce dernier une série de lettres qui le représente absolument, et qui est son nom propre:

Je suis ← Je pense
Je suis .

Le moment de la coupure de cette jouissance coïncide avec l'addition d'un deuxième « je pense »,

Je suis ← Je pense
Je suis ← Je pense ,

¹⁸⁵ Lacan, *Ibid.*

qui, en devenant le signifiant pour qui le premier trait unaire représente le sujet, attribue à ce dernier une signification rétroactive. L'effet de cette privation de jouissance, selon le calcul mathématique, est d'expulser d' $i + 1$ la moitié de sa valeur. Le premier « je pense », en représentant le deuxième « je suis » pour un autre signifiant, permet au sujet une identification symbolique. Il ne sera plus caractérisé par la matérialité de sa lettre, et ne sera donc plus un nom propre. Néanmoins, comme le signifiant auquel le sujet s'identifie, et qui introduit ce dernier dans une relation avec l'articulation signifiante, il maintient une fonction de « nomination », et Lacan fait donc référence à celle-ci non pas en tant que le nom propre, mais comme le « propre nom » du sujet ; ce dernier devient le signifié du processus par lequel « son propre nom » lui est ajouté.

La coupure de $\sqrt{-1}$ du sujet apparaît donc simultanément avec l'effacement du nom propre en tant qu'assemblage de lettres ; aucunes de ces pertes, cependant, ne seront permanentes, car les deux apparaissent lorsque le prochain « je suis » se manifeste :

$$\begin{array}{c}
 \textit{Je suis} \leftarrow \textit{Je pense} \\
 \textit{Je suis} \leftarrow \frac{\textit{Je pense}}{\textit{Je suis}}
 \end{array}$$

Le deuxième « je pense », ayant agi afin de limiter la jouissance du deuxième « je suis », vient maintenant représenter absolument un troisième absolu ; ce « je suis », contrairement au terme originale dans la série, possède maintenant le statut d'être le signifié d'un trait unaire, mais en attendant l'apparition du prochain trait, il possède quelque chose de la force libidinale du sujet originaire. Ce sujet navigue donc continuellement entre l'aliénation et la jouissance incorporée dans $\sqrt{-1}$. Le trait unaire, en représentant ce sujet, est à la fois lettre et signifiant. Il agit comme lettre en représentant le sujet absolu, et comme signifiant en rendant une signification

rétroactive au sujet précédant, et en liant le sujet qui le représente au signifiant ultérieur dans la chaîne¹⁸⁶.

Le nom propre joue donc un rôle important dans « Subversion du sujet » et dans *L'identification*, deux textes qui tentent d'élaborer les conséquences du développement par Lacan du manque dans l'Autre. Lacan a postulé que le signifiant, plutôt que d'incorporer la jouissance, efface celle-ci, et que l'incomplétude de l'Autre permettra à un petit reste de cette jouissance de persister. Lacan place le nom propre dans une position particulière. Composé du matériel signifiant, le nom propre, contrairement au signifiant, peut devenir un véhicule de jouissance, plutôt que d'agir afin de le nier. En même temps, cependant, le nom propre, en tant que modèle de l'identification au signifiant, éclaire le processus par lequel ce dernier finit par être suturé dans l'articulation signifiante. Par le biais de ces deux tâches qui sont radicalement différentes, bien qu'elles soient liées, le nom propre agit comme un point de capiton qui rassemble une série entière de questions à un moment important de transition dans la pensée de Lacan, celui qui le conduit de la métaphore paternelle à la formulation selon laquelle le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant.

¹⁸⁶ Lacan, *Ibid.*

Conclusion

Bien que Lacan ait trouvé les hypothèses de Sir Alan Gardiner concernant le nom propre plus satisfaisantes que celles de Russell, le travail de Lacan maintient une relation complexe avec celui du logicien anglais. Lacan, en essayant de théoriser les conséquences de l'incomplétude de l'Autre, tout comme Russell, dans sa tentative pour prouver l'existence de l'Autre complet, avait recours au nom propre, car il n'est pas un signifiant qui nécessite une définition dans son lien avec les autres signifiants. Ce statut spécial a permis à Lacan d'éclairer l'opération du $S(\mathcal{A})$ et la relation primordiale du sujet avec les signifiants non enchaînés qui l'avaient représenté. D'autre part, l'intérêt de Russell pour le nom propre découle de ce qui peut être facilement décrit comme une préoccupation obsessionnelle avec la vie et la mort. Son projet échoue, car l'Autre se révèle d'être manquant, de deux manières : ce n'est pas simplement à cause du théorème de Gödel qui a démontré l'incomplétude formelle de l'Autre, mais aussi parce qu'il est mort. À travers ses formulations bizarres concernant le lien direct entre le nom propre et la chose, il tente vainement de rendre vivante la langue mortifiée de ses propositions.

Contrairement à l'Autre de Russell, cette étude n'a aucune prétention d'être complète. Son but était de commenter quelques textes que Lacan a produit entre 1960 et 1962 et de les prendre comme point de départ théorique de ses propres formulations. Une manière de compliquer et de rendre plus sophistiquée l'analyse du travail de Russell serait de l'examiner en conjonction avec quelques formulations ultérieures de Lacan. Dans les propositions de Russell, le lien inhabituel du signe avec S_2 , une connexion qui, au lieu de suturer le sujet barré, semble nier sa propre existence, pourrait être étudié en relation avec les formulations diverses du discours de science que Lacan prononça au milieu des années 1960 et plus tard. En outre, la discussion de la relation entre la jouissance et la conception de Russell du nom propre pourrait être

développée et placée sur un terrain plus sûr en examinant les hypothèses de Lacan quant au signe pendant les années 1970. Lorsque Lacan distingue le signe du signifiant pendant le premier trimestre du séminaire *L'Identification*, l'accent est mis plutôt sur le dernier que le premier, car sa préoccupation principale est de déterminer le caractère de l'articulation signifiante. Ses suggestions à propos de la jouissance liée à l'immédiateté de la « chose » restent vagues et peu élucidés. Les qualités libidinales du nom propre Russellien pourrait être précisées plus profondément en lien avec les formulations ultérieures de Lacan, formulations qui lient le nom propre à la substance jouissante du parlêtre¹⁸⁷.

En effet, la question de la relation entre la nomination et le $S(\mathbf{A})$ pourrait être enrichie par une analyse du travail de Lacan avec le noeud borroméen. L'échec du lien entre l'imaginaire, le symbolique et le réel peut être écrit avec ce mathème, et une fois encore, ce manque conduit Lacan à insister sur l'importance de la nomination. Dans ce cas, cependant, il suggère que plusieurs sortes de nominations sont possibles : « nomination de l'imaginaire comme inhibition, nomination du réel comme symptôme, nomination du symbolique [...] comme angoisse¹⁸⁸. » Cette nouvelle approche de la nomination entraîne un intérêt renouvelé pour la théorie de la description de Russell ; Lacan fait un lien entre cette théorie et la nomination de l'imaginaire. L'échec du projet du philosophe continue donc à fournir un matériau avec lequel l'analyste peut développer sa propre théorie.

¹⁸⁷ Jacques Lacan, *Le séminaire, livre XX, 1972-1973: Encore*, Texte établi par Jacques-Alain Miller, (Paris: Éditions du Seuil, 1975), p. 49, 129-130.

¹⁸⁸ Jacques Lacan, *Le Séminaire, livre XXII, 1974-1975: RSI*, leçon du 13 Mai 1975, *Ornicar?*, n°5, 1975, p. 66.

Bibliographie

Ayer, A. J. *Bertrand Russell*. New York : The Viking Press, 1972.

Charraud, Nathalie. « Paradoxes ». *Revue de l'École de la cause freudienne*, n° 21, Mai 1992, p. 165-168.

Freud, Sigmund. « Formulations sur les deux principes du cours des événements psychique », traduction par Jean Laplanche, *Résultats, idées, problèmes*. Paris: Presses Universitaire de France, 1984, p. 135-144.

_____. *L'interprétation des rêves*, traduction par I. Mayerson. Nouvelle édition augmentée et entièrement revissée par Denise Bergon. Paris: Presses Universitaire de France.

_____. « Psychologie des masses et analyse du moi », dans *Oeuvres complètes, psychanalyse*, volume XVI, 1921-1923. Direction de la publication par André Bourguignon et Pierre Cotet. Paris: Presses Universitaire de France, 1991, p. 11-65.

Gardiner, Sir Alan H. *The Theory of Proper Names: A Controversial Essay, Second Edition*. London: Oxford University Press, 1954.

Kripke, Saul A. *La logique des noms propres*. Traduction par Pierre Jacob et François Recanati. Paris: Éditions du Minuit, 1982.

Lacan, Jacques. « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », *Écrits*. Paris: Édition du Seuil, 1966, p. 493-528.

_____. « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Écrits*. Paris: Édition du Seuil, 1966, p. 793-827.

_____. *Le Séminaire, livre II, 1954-1955: le moi dans le théorie de Freud et dans le technique de la psychanalyse, 1954-1955*. Texte établi par Jacques-Alain Miller. Paris: Éditions du Seuil, 1978.

_____. *Le Séminaire, livre III, 1955-1956: les psychoses*. Texte établi par Jacques-Alain Miller. Paris: Éditions du Seuil, 1981.

_____. *Le Séminaire, livre VI, 1958-1959: le désir et son interprétation*. Inédit.

_____. *Le Séminaire, livre VII, 1959-1960: L'éthique de la psychanalyse*. Texte établi par Jacques-Alain Miller. Paris: Éditions du Seuil, 1986.

_____. *Le Séminaire, livre IX: l'identification, 1961-1962*. Inédit.

_____. *Le Séminaire, livre X, 1962-1963: l'angoisse*. Inédit.

- _____. *Le Séminaire, livre XI, 1964: les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, 1964*. Texte établi par Jacques-Alain Miller. Paris: Éditions du Seuil, 1973.
- _____. *Le Séminaire, livre XII, 1964-1965: problèmes cruciaux pour la psychanalyse*. Inédit.
- _____. *Le séminaire, livre XX, 1972-1973: Encore*. Texte établi par Jacques-Alain Miller. Paris: Éditions du Seuil, 1975, p. 49, 129-130.
- _____. *Le séminaire, livre XXII, 1974-1975: RSI, leçon du 13 Mai 1975. Ornicar?, n°5, 1975, p. 57-66*.
- _____. « Le séminaire sur 'la lettre volée' », *Écrits*. Paris: Édition du Seuil, 1966, p. 11-61.
- Miller, Jacques-Alain. *Orientation lacanienne, « Extimité »*, 1985-1986. Inédit.
- _____. *Orientation lacanienne, « Ce qui fait insigne »*, 1986-1987. Inédit.
- Porge, Erik. *Les noms du père chez Jacques Lacan: Ponctuations et problématiques*. Toulouse: Éres, 1997.
- Russell, Bertrand. « De la dénotation », dans *Écrits de logique philosophique*. Traduction de l'anglais par Jean-Michel Roy. Paris: Presses Universitaires de France, 1989, p. 201-281.
- _____. *Histoire de mes idées philosophiques*. Traduction de l'anglais par Georges Auclair. Paris: Gallimard, 1961.
- _____. *Introduction to Mathematical Philosophy*. London: George Allen & Unwin Ltd., 1919.
- _____. « La philosophie de l'atomisme logique », dans *Écrits de logique philosophique*. Traduction de l'anglais par Jean-Michel Roy. Paris: Presses Universitaires de France, 1989, p. 335-442.
- _____. « La théorie des types logiques ». *Cahiers pour l'Analyse*, n° 10, *La formalisation*.
- _____. « Les principes de la mathématique », dans *Écrits de logique philosophique*. Traduction de l'anglais par Jean-Michel Roy. Paris: Presses Universitaires de France, 1989, p. 1-200.
- _____. « Mathematical Logic as Based on the Theory of Types », dans *Logic and Knowledge: Essays 1901-1930*, sous la direction de Robert Charles Marsh. London : George Allen & Unwin Ltd., 1956, p. 57-102.
- _____. *The Principles of Mathematics, Second Edition*. London: George Allen & Unwin Ltd., 1937.

Table

Introduction.....	1
Russell, les noms propres, et l'«ameublement dernier du monde».....	5
I.....	5
II.....	12
III.....	17
Sir Alan Gardiner, le signe, et la matérialité du nom propre.....	25
I.....	25
II.....	29
Le nom propre, la lettre, et le signifiant	39
I.....	39
II.....	49
Conclusion.....	65
Bibliographie.....	67